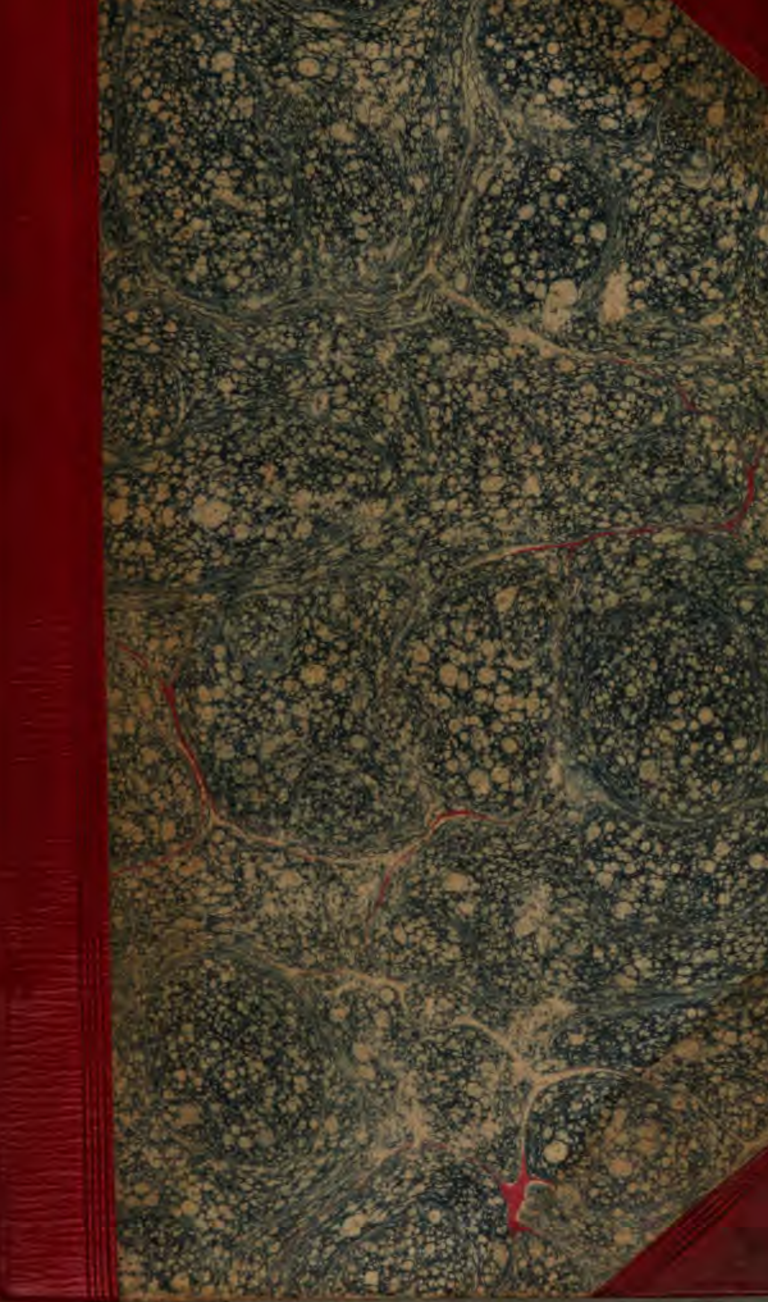


LE
DUC DE LAUZUN.

B. Clarke, Printer, Well-Street, Cripplegate.

LE

DUC DE LAUZUN,

POUR SERVIR DE SUITE A L'HISTOIRE

DE LA DUCHESSE DE LA VALLIERE.

PAR MAD. DE GENLIS.

TOME SECOND

A PARIS,
REIMPRIMÉ A LONDRES
POUR H. COLBURN, CONDUIT-STREET,
NEW BOND-STREET.

1808.

LE DUC DE LAUZUN.

Non, ce n'est point parmi les hommes nés dans la pauvreté et l'indigence, que le malheur se plaît à chercher ses victimes ; ces êtres, abrutis par la misère, sont sans passé, sans présent et sans avenir : l'insensibilité les rend inaccessibles aux chagrins et à la douleur : stupidement indifférens sur tous les événemens de la vie, ils ne connoissent ni plaisirs, ni peines; leur bonheur se borne à quelques sensations grossières ; leurs jouissances, à une nourriture simple ; la sobriété et le travail les garantissent des maladies et des souffrances

physiques, et quand ils en sont atteints, l'imagination ne les augmente point. Quelle influence le malheur pourroit-il donc exercer sur de pareils hommes ? Il s'épuiseroit en vain pour les accabler, ses blessures ne seroient toujours que légères et superficielles ; aussi il dédaigne ces misérables objets de sa colère, et choisit de plus nobles victimes ; c'est parmi les favoris de la fortune, c'est dans les palais et près du trône qu'il a fixé sa demeure ; c'est là où la recherche d'une excessive sensibilité dispose tous les cœurs à s'en laisser pénétrer, où des passions factices et de vains besoins lui accordent chaque jour le fatal pouvoir de causer le plus profond désespoir pour les objets les plus frivoles, c'est là où il inspire la terreur et l'effroi aux têtes les plus élevées, qui tremblent à son approche. En vain on voudroit s'en pré-

server, il n'épargne personne, on le retrouve par-tout, et c'est dans les plus hauts rangs qu'il exerce ses plus grands ravages. Nous l'avons vu porter ses mains cruelles sur l'objet sacré qui nous représente l'image de la Divinité, frémir de ses propres fureurs, et porter le deuil et la désolation dans tout l'Univers.

Monsieur de Lauzun possédant tout ce qui peut constituer un bonheur parfait et constant, étoit bien loin de prévoir que sa vie serviroit un jour, à la postérité, d'exemple des caprices et des rigueurs du sort; que tant de succès, de gloire et de prospérité, ne contribueroient qu'à rendre son malheur plus effrayant et plus touchant. Environné des dons les plus brillans de la fortune, son esprit, ses graces, sa valeur sembloient justifier son éclatante faveur; et dans sa

plus grande élévation, il ne parut jamais au-dessous de son sort.

Le Roi, malgré quelques infidélités secrètes, aimoit toujours la duchesse de la Vallière ; ses goûts pour les autres femmes ne tenoient qu'à la nouveauté des objets, mais ils n'en étoient pas moins vifs ; depuis long-temps il admiroit la beauté et les graces de la princesse de Monaco. Enhardi par la confidence imprudente de Monsieur de Lauzun, il conçut des espérances, et il osa déclarer ses sentimens. Le désir lui tint lieu d'amour, son langage est souvent si passionné, qu'il est facile de s'y tromper. En écoutant la déclaration du Roi, madame de Monaco se sentit transportée de joie ; éblouie par la gloire que le Prince venoit d'acquérir, elle le contemploit avec un ravissement inexprimable. Aussi ne lui opposa-t-elle de résis-

tance qu'autant qu'il en falloit pour donner du prix à sa défaite.

Les artifices les mieux combinés échouent contre la pénétration que donne un amour véritable. Il découvre les intrigues les plus secrètes, parce qu'il les devine, et les effets de la jalousie dans un caractère naturellement fier et emporté, sont aussi dangereux qu'effrayans. Aux premiers soupçons que conçut Monsieur de Lauzun, il éclata en reproches. Cependant l'amour sut adoucir ses premières expressions de mécontentement et de colère. Madame de Monaco fondit en larmes, et protesta de son innocence; Monsieur de Lauzun attendri par ses pleurs, rassuré par sa feinte douleur, sentit à l'instant évanouir toutes ses craintes. Cette scène finit par un raccommodement, aussi tendre, aussi sincère d'une part, que faux et per-

fide de l'autre. Mais les sentimens joués même avec le plus grand art, ne peuvent tromper long-temps. Un seul moment suffit souvent pour en dévoiler toute la fausseté. Des querelles, des explications fréquentes, firent bientôt place à ces entretiens si charmans et si doux, dont le souvenir devoit encore augmenter les regrets de Monsieur de Lauzun.

Dans cet état il résolut d'acquérir une preuve certaine de l'infidélité de madame de Monaco; son intelligence avec le Roi ne lui paroissoit que trop manifeste; mais comment s'en convaincre? Occupé de cette pensée, il se promenoit vers le soir sur les bords du grand canal de Versailles, lorsqu'il apperçut de loin un homme se glisser le long des bosquets; machinalement il le suivit des yeux, quand tout d'un coup il crut

reconnoître le Roi. Il voulut s'assurer de la vérité, et se jetant rapidement dans une autre allée, il arriva assez à temps pour voir la personne qu'il poursuivoit, entrer dans le bosquet des métamorphoses ; Monsieur de Lauzun se cacha avec précaution derrière une charmille pour observer tout sans être vu. A peine y est-il placé, que le Roi, qu'il reconnoît alors parfaitement, revient sur ses pas, ouvre la porte du bosquet, met la clef en dehors, la referme ensuite et disparoît sous le feuillage.

Monsieur de Lauzun ne doute plus que cette promenade nocturne et mystérieuse ne décèle un rendez-vous ; son agitation est extrême, il craint, il desire le moment fatal qui doit l'éclaircir. Au milieu de mille sentimens divers, il lui vient à la pensée d'enfermer le

Roi dans le bosquet, au risque de tout ce qui pourra en arriver : il s'avance vers la porte, la ferme à double tour, tire la clef, et la jette au loin dans un bassin ; puis retourne incontinent à l'endroît où il s'étoit d'abord caché ; peu d'i nstans après, deux personnes s'approchent doucement ; malgré l'obscurité, il reconnoît Bontemps, valet-de-chambre du Roi, et il distingue à côté de lui une femme enveloppée d'une longue gaze. Monsieur de Lauzun fut plusieurs fois sur le point de s'élancer vers elle pour arracher le voile qui cachoit son visage ; mais la clef enlevée le calme, et lui donne la force d'attendre le moment où l'obstacle qu'il a mis à son entrée dans le bosquet, la lui fera reconnoître. Etonné de ne point trouver cette clef, Bontemps pense tout naturellement que le Roi n'est point arrivé encore ;

mais la vanité de la dame est blessée, et il lui échappe quelques mots qui décèlent sa surprise et son mécontentement. Monsieur de Lauzun entend en frémissant une voix qu'il ne peut méconnoître ; tous ses doutes sont éclaircis ; sa respiration devient gênée, des soupirs étouffés le suffoquent. Est-ce l'amour, la colère, l'indignation, la haine qui l'agitent ? Non, aucun de ces sentimens n'est distinct, mais tous sont réunis en un seul ; c'est le désir de se venger, de punir une femme qui l'a trahi avec tant de perfidie. Cependant le temps se passe, madame de Monaco tremble d'être découverte, Bontemps frappe plusieurs coups assez forts pour être entendus du Roi, qui arrive un instant après. Le valet-de-chambre le prie d'ouvrir bien vîte, le Roi répond qu'il a mis la clef en dehors ; tandis que Bontemps la cherche

à terre, le Roi essaie d'ouvrir le pêne, mais il trouve la porte fermée à double tour ! Quelle situation embarrassante pour tous les trois ! Le Roi et Bontemps s'épuisent en vain à vouloir forcer la serrure, elle résiste à leurs efforts réunis. Après un moment de conversation à travers la porte, il fallut se résoudre à se quitter, pour donner le moyen à Bontemps de délivrer son maître de sa prison (1).

Cependant Monsieur de Lauzun s'est déjà élancé avec rapidité hors d'un lieu aussi funeste ; il s'abandonne avec une sorte de volupté à toute sa fureur, à tout son désespoir ; il court, il erre de tout côté dans cet immense parc ; il cherche les endroits les plus obscurs, les plus impénétrables au jour, dont un reste de clarté l'importune et aug-

(1) Anecdote vraie.

mente l'horrible agitation qui remplit son ame. Quand la nuit eut enfin dérobé tous les objets à sa vue, fatigué et hors de lui-même, il se lasse tomber sur un siége de gazon. Revenu peu-à-peu de ce premier désordre, son délire commence à se calmer, et bientôt il rougit de sa foiblesse. Un des effets les plus heureux d'une grande élévation de sentimens, est qu'elle préserve de l'avilissement d'aimer l'objet qu'on est forcée de mépriser. Quoi! s'écria Monsieur de Lauzun, j'aurois l'infame lâcheté de l'aimer encore? Ne seroit-ce point le comble de la bassesse, après les preuves que j'ai de sa trahison? Non; la haine et le dédain doivent remplacer un attachement aussi indignement outragé. Cette résolution, dictée par la fierté et la raison, lui parut seule digne de lui; et comme le mépris n'est point un sentiment produit par une

illusion, mais qu'il est le résultat du jugement, ses réflexions durant la nuit ne firent que le confirmer dans le dessein de rompre sans retour avec madame de Monaco.

Mais alors il fallut se tracer un nouveau plan de vie et de bonheur; comment remplir ce vide effrayant du cœur, quand trompé dans son premier amour, ce n'est point la satiété qui dissout ces liens, mais qu'ils ont été déchirés avec violence par l'objet même, que dans nos douces illusions, nous imaginions devoir aimer jusqu'à la mort?, Que faire succéder à un sentiment qui a fait si long-temps le charme de notre existence? Tous les autres plaisirs de la vie paroissent tellement inférieurs! que sont-ils pour celui qui a perdu le plaisir d'aimer! Des distractions frivoles, même agréables, sont bientôt suivies de la tristesse et du dégoût au

souvenir de la personne avec laquelle on les partageoit. Que chercher, qu'imaginer pour remplacer ce rapport si doux des cœurs! Que substituer à cette passion indomptable qui remplit si délicieusement tous nos momens? Voilà les pensées qui occupoient Monsieur de Lauzun, quand un événement inattendu fixa ses idées, et décida, pour ainsi dire, de la destinée de sa vie entière. Les deux battans de sa porte s'ouvrirent, et on lui annonça l'arrivée d'un valet-de-pied du Roi: il entra un instant après, et remit à M. de Lauzun une lettre du Monarque. Ce Prince lui écrivoit que le duc de Mazarin, retiré depuis quelque temps dans ses terres, vouloit se défaire de sa charge de grand-maître de l'artillerie; que sa jeunesse seule pouvoit l'empêcher de se mettre sur les rangs, mais qu'il n'en étoit que plus digne de l'obtenir; que

comme son ami et son Roi, il étoit bien aisé de saisir cette occasion de lui donner une récompense éclatante, et sans être sollicitée, de tous les services qu'il avoit rendus à l'Etat et à sa personne. Le reste de la lettre exprimoit les sentimens les plus affectueux, et renfermoit l'ordre d'aller l'attendre seul dans son cabinet, à la sortie du Conseil. Jamais le Roi n'avoit écrit à un autre homme d'une manière aussi tendre, aussi flatteuse. Monsieur de Lauzun, vivement ému, répondit en courtisan comblé d'une faveur aussi étonnante, mais en même temps avec cette noble assurance qui prouve que l'on s'en croit justement honoré.

De tous les partis que pouvoit prendre Monsieur de Lauzun pour remplir le vide que l'amour avoit laissé dans son ame, celui de se livrer sans mesure à une juste et louable ambition

étoit sans contredit le plus conforme à son caractère; aussi on le verra s'appliquer non à suivre les exemples célèbres, mais à les surpasser. Les hautes dignités, les grandes charges, les emplois élevés, rien de tout ce qui peut s'acquérir par des moyens légitimes ne lui paroîtra au-dessus de lui. Cependant toutes ses actions prendront la couleur de son esprit et de son humeur; aux louanges les plus exagérées, il saura donner de la noblesse, par ces tournures adroites, ces mouvemens prompts qui semblent prouver que le sentiment a prévenu la réflexion; son désir de plaire à ceux dont il voudra captiver le suffrage se manifestera d'une manière d'autant plus flatteuse, qu'il n'aura jamais l'air d'être plus que poli; tout le reste ressemblera plutôt à un secret échappé à sa franchise qu'à un éloge prémédité.

En général, sa supériorité consistera principalement dans la simplicité et le naturel; mais un seul défaut peut anéantir les moyens les plus puissans et les plus efficaces pour dominer les hommes et la fortune; un emportement aussi violent que dangereux renversera souvent dans un instant les desseins les plus grands, les projets les mieux combinés. Tel on trouvera Monsieur de Lauzun dans les événemens qui vont succéder à la perte de l'illusion agréable qui avoit embelli jusqu'alors tous les momens de son existence.

On se souvient que Monsieur de Lauzun devoit voir le Roi en sortant du Conseil; ce Prince lui confirma dans cet entretien la grâce annoncée par la lettre, et l'assurance de rendre sa nomination publique sous peu de jours, mais avec l'injonction de ne

point la divulguer avant ce temps, et le Roi en exigea la promesse solennelle.

Monsieur de Lauzun, pénétré de tant de bonté, s'engagea au secret avec un ton de sensibilité qui exprimoit plus sa reconnoissance que n'auroient pu faire les phrases les mieux étudiées ; et il sortit de cette conversation avec toute la joie que peuvent donner la faveur et l'espérance d'une grande charge.

Quelle révolution dans l'espace de peu d'heures dans la situation de son esprit et de son ame ! Est-elle probable, est-elle même possible ? Quoi ! on ne trouvera plus une trace de ces sentimens violens qui la veille encore lui faisoient détester son être et toute la nature. Monsieur de Lauzun est-il sans principes, sans caractère, sans affections ? Non ; mais il cède à l'empire

d'une passion qui règne avec un pouvoir absolu sur toutes les autres ; tout s'anéantit, s'efface, se détruit, excepté cette soif de puissance, de richesses, de dignités qui domine le cœur des courtisans, et qui s'accroît à mesure qu'on cherche à la satisfaire.

Monsieur de Lauzun songeoit avec délices à l'effet que sa nomination alloit produire sur le marquis de Louvois, son ennemi personnel. Ce Ministre arrogant, dont l'autorité formidable s'asservissoit tous les autres Secrétaires d'Etat, et qui par son audace et son adresse s'étoit emparé en partie de l'esprit du Roi, frémissoit de colère de voir Monsieur de Lauzun se livrer sans crainte à toute son inimitié. Il est vrai qu'il prit plaisir de traiter publiquement, avec hauteur, celui dont les plus orgueilleux courtisans ne parloient en secret qu'avec ménagement.

Si peu d'égards pour un homme accoutumé à voir plier tous les autres sous lui, sembloient moins annoncer l'envie de braver sa puissance, que le dessein de lutter contre elle; et leur haine mutuelle n'étoit déjà plus à cette époque qu'un désir passionné de faire naître des occasions pour la satisfaire. Le Roi n'ignoroit point leurs dispositions, et s'il avoit demandé le silence à Monsieur de Lauzun, c'étoit pour éviter les remontrances de M. de Louvois. Il apprécioit les talens de son Ministre, et il voulut prévenir le dégoût qu'il recevroit dans l'exercice de sa charge, par une opposition préméditée à toutes les observations qu'il pourroit lui faire. Monsieur de Lauzun haïssoit trop M. de Louvois pour pénétrer le motif de Louis, et la parole qu'il en avoit reçue ne lui laissa pas la moindre incertitude sur le succès; il ne s'occupa donc que

de la conduite qu'il auroit à tenir à l'égard de madame de Monaco : trop outragé, et sur-tout trop fier pour user d'une honteuse dissimulation, il ne lui laissera pas ignorer que les rendez-vous du bosquet ne sont plus un mystère pour lui ; mais adroit dans sa vengeance, elle ne le verra point lui reprocher sa perfidie ; et c'est par le ton de l'ironie, et par le plus froid mépris qu'il veut punir cette femme coupable. Avec la même ardeur, avec le même empressement qu'il auroit encore eu la veille pour jouir du plaisir de la voir, Monsieur de Lauzun se rendit le soir à Saint-Cloud ; ce n'étoit point jour de grand cercle, Madame ne recevoit que sa société particulière, et alors la soirée étoit entiérement consacrée à l'agrément de la conversation. Cette Princesse est la première qui a introduit ce goût à la Cour, avant elle

on ne connoissoit que le plaisir de la représentation. Dans ces réunions intimes on montroit de l'esprit sans prétention ; on y parloit avec grace de choses frivoles ; la liberté, la douceur et l'enjouement en faisoient le principal charme.

Monsieur de Lauzun, sous le prétexte de conter un rêve extraordinaire, fit, avec autant d'esprit que de malice, une histoire qui étoit à-peu-près l'aventure de madame de Monaco avec le Roi ; il la regardoit de temps en temps, et selon qu'il la voyoit rassurée ou inquiète, il écartoit plus ou moins le voile dont il couvroit ses personnages ; mais comme il ne vouloit que l'humilier, et non la démasquer, au moment où il s'aperçut qu'un trouble, dont elle n'étoit plus maîtresse, alloit éclaircir à tout le monde le sens caché de l'allégorie, il s'interrompit tout d'un

coup, en s'écriant: Un de mes amis passa auprès de moi, et me réveillant, il a fait disparoître toutes les chimères qui m'occupoient durant mon sommeil. Vous n'étiez donc pas dans votre lit, lui demanda le comte de Guiche ? — Non, je m'étois endormi sur un banc de gazon, à côté du bosquet des Métamorphoses, répondit Monsieur de Lauzun. Ce dernier trait terrassa madame de Monaco; elle vit que Monsieur de Lauzun avoit été le témoin, et sans doute l'auteur de la clef égarée; plus d'espérance de le ramener, c'étoit désormais un ennemi qui la tenoit dans sa puissance; sa confusion, qui étoit celle de la honte et de la colère, fut d'autant mieux remarquée, qu'elle ne se déconcertoit pas aisément. Monsieur de Lauzun loin d'être touché de son trouble, se plut au contraire à l'augmenter. Il étoit très à la mode

alors de faire des portraits ; on convint que chacun feroit, sous un nom imaginaire, celui de la personne qu'il aimoit. Quand le tour de Monsieur de Lauzun arriva, il dit d'un ton assez brusque, mais expressif, le portrait que je vais faire sera aussi court que ressemblant : *On l'admire aussi-tôt qu'on la voit, bientôt cette admiration se change en amour ; mais on ne sent plus que du mépris pour elle quand on l'a pénétrée.* Heureusement Monsieur de Lauzun s'arrêta, car madame de Monaco étoit prête à s'évanouir.

Ce n'est point aux premières fautes que les femmes s'affranchissent de cette honte mêlée de douleur, qui les saisit quand leur conduite est dévoilée ; ce n'est que le temps et l'habitude qui les rend indifférentes sur l'opinion. Monsieur de Lauzun se retira très-satisfait,

de ce commencement de vengeance; et la douleur dont il vit madame de Monaco accablée, lui fit oublier en quelque sorte la scène dont elle l'avoit rendu victime la veille.

Cependant le jour étoit arrivé où le Roi avoit promis qu'en sortant du conseil, il feroit la déclaration tant desirée, et attendue avec une si vive impatience. La salle où se tenoit le conseil, n'étoit séparée de celle où toute la Cour se rassembloit pour attendre le Roi, que par un cabinet, où il étoit très-rare que quelqu'un entrât; Nyest, premier valet-de-chambre de quartier, fut par conséquent fort étonné d'y voir passer Monsieur de Lauzun, et il lui en demanda la raison avec un air de curiosité; Monsieur de Lauzun imagina s'attacher cet homme, en lui confiant ce qui alloit se passer; il ne crut point manquer à sa promesse, en de-

vançant de quelques minutes celle qui alloit rendre la déclaration publique. Nyest parut très-flatté de cette confidence, félicita Monsieur de Lauzun avec une joie qui lui parut sincère; mais tirant sa montre un instant après, il feignit de s'apercevoir qu'il avoit encore le temps d'exécuter un ordre pressant, et partit en disant qu'il alloit revenir dans le moment.

Ce Nyest étoit la créature de M. de Louvois: ce Ministre, qui n'assistoit point au conseil des Finances, travailloit dans un entresol au-dessus du cabinet où Monsieur de Lauzun attendoit: Nyest franchit comme un éclair un escalier dérobé, se précipite sur le bureau de M. de Louvois, dit sa nouvelle, et revient tout aussi promptement reprendre sa place auprès de Monsieur de Lauzun, qui étoit loin de se douter que sa funeste indiscrétion

venoit de lui ravir la charge brillante dont il berçoit sa trompeuse joie. Mais déjà M. de Louvois arrive ; il tient sous le bras quelques papiers pour lui servir d'introduction, et demande à entrer : Nyest joue la surprise, en disant que le Conseil n'est point encore levé. N'importe, répond le Ministre, il faut que je parle au Roi pour une affaire qui ne peut se remettre, et aussitôt il entre. Le Roi, étonné, se lève, va à lui, et demande ce qui est arrivé. Sire, répondit M. de Louvois, Votre Majesté va déclarer Monsieur de Lauzun grand-maître de l'artillerie ; il vous attend dans la pièce voisine à la sortie du Conseil : Votre Majesté est assurément pleinement maîtresse de ses graces et de son choix ; cependant je crois devoir lui représenter l'éloignement qui subsiste entre Monsieur de Lauzun et moi ; elle con-

noît sa hauteur, ses caprices ; il voudra tout changer, faire des innovations dans l'artillerie. Cette charge a une connexion si intime avec le département de la guerre, qu'il est impossible que le service ne souffre point par des entreprises et des fantaisies continuelles. Un des moindres inconvéniens de la mésintelligence déclarée, entre le grand-maître de l'artillerie et le Ministre de la guerre, sera d'importuner tous les jours votre Majesté de nos querelles et de nos prétentions réciproques, dont il fraudra à chaque instant 'qu'elle s'établisse juge. Le Roi, excessivement piqué de voir que son secret étoit connu de celui à qui il vouloit principalement le cacher, répondit d'un ton très-sérieux : Soyez tranquille, M. de Louvois, je verrai, la chose n'est point faite encore. Peu de momens après, il leva le conseil, sor-

tit, et passa devant Monsieur de Lauzun sans lui parler, ni même le regarder.

Monsieur de Lauzun étonné, resta jusqu'au soir dans une attente pénible et inquiète; mais alors voyant que le Roi ne paroissoit point vouloir se souvenir de sa promesse, il osa la lui rappeler. Ce Prince lui répondit d'un air contraint, qu'il falloit attendre, que la chose ne pouvoit pas se faire pour le moment. A ces mots, Monsieur de Lauzun sentit une douloureuse surprise, c'étoit pour la première fois que Louis lui parloit d'un ton sec et froid. Il se retira chez lui le cœur plein de trouble et d'inquiétude. Tourmenté par les pressentimens les plus funestes, il ne put goûter un instant de sommeil. Ce visage, sur lequel il n'avoit vu jusqu'alors que l'expression et le sourire de la bonté! le ton de la grace et de

l'amitié, tout d'un coup changé pour lui! sa tête étoit dans une fermentation inconcevable. Rien ne rend plus injuste que le chagrin et le mécontentement. Sans connoître les motifs du Roi, Monsieur de Lauzun éprouve un ressentiment, profond et amer. Après quelques jours passés dans une vaine et cruelle attente, la voix tumultueuse de l'ambition égare sa raison; il épie un tête-à-tête, parle au Roi, et le somme audacieusement de lui tenir sa parole. Louis, blessé de son ton, lui répond froidement:—*Je ne vous l'ai donnée que sous la condition du plus profond secret; en y manquant vous m'en avez affranchi.* Monsieur de Lauzun, qui ne vit dans cette réponse que le besoin de justifier une action peu digne de la grandeur souveraine, tomba dans l'égarement le plus coupable; il s'éloigne de quelques pas,

tourne le dos au Roi, tire son épée, en casse la lame avec le pied, en s'écriant avec fureur : Je ne servirai de ma vie un Prince qui manque à sa parole. Le Roi, transporté de colère fit peut-être alors la plus belle action de sa vie ; il s'avance a l'instant vers la fenêtre, l'ouvre, et jetant dehors la canne qu'il tenoit à la main, il dit avec une modération sublime : Je serois au désespoir d'avoir frappé un homme de qualité (1). Après avoir prononcé ces mots, il sort avec précipitation, sans jeter un coup-d'œil sur le malheureux Comte, qui resta éperdu, et comme frappé de la foudre.

Revenu à lui-même, la douleur et le remords lui donnent la force de fuir ; il sort impétueusement du château, et court s'enfermer chez lui, pénétré du

(1) Historique.

plus vif désespoir. Le désordre de son ame étoit trop grand pour lui laisser la faculté de former une seule pensée; il se seroit peut-être cru trop heureux s'il avoit pu se persuader à lui-même, et au monde entier, que son esprit étoit véritablement aliéné. Cependant au moment où on lui annonça l'arrivée d'un officier aux gardes, porteur de l'ordre de l'arrêter et de le conduire à la Bastille, il se sentit soulagé d'un poids insupportable; il trouva dans cette punition, quelque sévère qu'elle fût d'ailleurs, un motif de consolation; une clémence sans restriction l'eût fait mourir de son propre repentir. Il se soumit donc sans abaissement à cet ordre rigoureux; à l'instant de partir, le hasard amena chez lui un de ses amis les plus intimes; cette vue, en l'attendrissant, ne fit point chanceler son courage. Après lui avoir fait ses

adieux d'une voix calme et ferme, il le pria de dire au Roi qu'il subiroit avec joie la punition la plus sévère, et qu'il le supplioit de croire qu'après la perte de ses bontés, il ne pouvoit regretter ni sa charge ni sa liberté.

Cependant, quand les portes de la Bastille se fermèrent sur lui, et qu'il se vit seul dans cette prison obscure, il se sentit prêt à défaillir : un nuage épais couvrit ses yeux, un serrement de cœur effrayant le priva presque de l'usage de ses sens, il se laissa tomber sur une chaise, en s'écriant : Que de douleurs on peut sentir sans mourir ! Ce moment de foiblesse fut court, reprenant bientôt une partie de sa fermeté, il ajouta : Ne donnons plus rien aux regrets, mais tout au courage ; d'ailleurs, que puis-je regretter ? Trahi par l'amour, abandonné par l'amitié, que ferois-je dans le monde ? Oui,

c'étoit l'amitié du Roi que l'infortuné coupable osoit invoquer encore.

Si l'excès de l'accablement lui procura quelque repos, il le paya bien cher par le moment du réveil. Du sein enchanteur des plaisirs, se trouver précipité dans une affreuse prison! Quel changement! La veille encore, puissant, envié, favori du plus grand Roi du monde, et maintenant dans un lieu d'où l'on ne peut voir le présent qu'avec horreur, et n'envisager l'avenir qu'avec effroi! En des malheurs semblables, le souvenir du passé, loin d'adoucir nos tourmens, devient notre plus grand supplice. A mesure que les jours s'écouloient, Monsieur de Lauzun sentit ses maux s'aggraver par l'inaction et le profond silence qui régnoit autour de lui. On est si vivement touché des premiers malheurs! Ce n'est que l'habitude qui nous apprend

à souffrir. Que deviendra donc celui qui, par une secousse violente et subite, est jeté de la plus grande élévation dans le plus profond abîme? Nous appellerons à son secours la consolante espérance : il est jeune, présomptueux, et on ne peut douter de l'empire que son caractère aura exercé sur lui dans ces jours où ses ennemis le croyoient écrasé. Dans d'autres momens, il voya sa position dans son vrai jour; un exil éternel étoit le seul adoucissement qu'il se flattoit d'obtenir; c'étoit dans un de ces instans, où, plongé depuis deux heures dans les réflexions les plus tristes et les plus accablantes, il distingua tout-à-coup le bruit de plusieurs personnes qui approchoient; et un moment après, l'ami à qui Monsieur de Lauzun avoit parlé avant de se rendre à la Bastille, entra dans sa chambre.

C'étoit le marquis de Geustry; le

Roi l'aimoit, il l'estimoit, et personne n'étoit plus digne de l'être. Il étoit naturellement, et sans effort, vrai, généreux et sensible; avec l'esprit et les agrémens d'un courtisan, il étoit étranger à leurs vices; les haines, les jalousies, et toutes les petitesses de la vanité, lui étoient inconnues. Susceptible de ressentir une amitié vive et sincère, le malheur de Monsieur de Lauzun l'avoit profondément touché; il prit la ferme résolution de ne point l'abandonner dans sa disgrace, et il brava sans peine et sans orgueil le danger qui y étoit attaché. La connoissance intime qu'avoit le Marquis du caractère et des sentimens du Roi, l'encouragea puissamment dans cette noble entreprise. Il lui représenta son favori livré à la plus mortelle affliction, et accablé d'un remords dont rien ne pouvoit tempérer la violence; il sut,

avec un art infini, lui vanter son attachement; il le lui peignit avec l'éloquence persuasive de l'amitié, qui émeut, entraîne et détermine, et dont la douceur n'exclut point la véhémence. Le Roi, attendri, approuvoit ce courageux défenseur de l'infortune, et applaudissoit intérieurement à tous les éloges donnés à son ancien favori. Il assura M. de Geustry, d'un ton de sensibilité marquée, qu'il étoit charmé de voir qu'il n'avoit point redouté de lui parler en faveur de son ami; que ce dévouement à l'amitié, loin de lui déplaire, augmentoit encore l'estime qu'il avoit toujours eue pour lui.

Avec de telles dispositions, le Roi reprit, en peu de temps, pour Monsieur de Lauzun, cette affection que lui avoient méritée ses services et son attachement, et qu'un emportement irréfléchi, tout coupable qu'il étoit, ne

lui avoit jamais fait totalement perdre. Déjà sa grace étoit prononcée dans le cœur du Monarque; il n'étoit plus retenu que par la crainte des conséquences dangereuses de l'impunité.

Mais pendant que Louis n'écoutoit que sa clémence, et se livroit au projet généreux d'effacer jusqu'au souvenir d'une offense, qui eût été atroce même envers un particulier, madame de Monaco méditoit des projets bien opposés. Depuis long-temps elle avoit cessé d'aimer Monsieur de Lauzun, et maintenant elle le détestoit; elle le redoutoit comme un obstacle à son dessein de supplanter madame de la Vallière. On a déjà vu que madame de Monaco n'avoit cédé au Roi que par vanité; c'étoit un triomphe public sur sa rivale qu'elle ambitionnoit; c'étoit sans partage qu'elle vouloit régner sur le cœur de Louis: son premier

soin devoit donc être de predre, sans retour, son ancien amant. Comme le Roi avoit toujours fort appréhendé que Monsieur de Lauzun ne découvrit son intelligence avec elle, elle pensa que le moment étoit arrivé de lui apprendre tout ce qu'elle avoit souffert des transports de sa jalousie, de l'emportement de ses reproches, et du danger où elle avoit été sans cesse de voir ses fureurs éclater aux yeux de toute la Cour. On n'examinera point si, par cette confidence, elle ne fit pas une espèce d'aveu du droit qu'elle avoit donné à Monsieur de Lauzun, d'exercer sur elle ses vengeances : peut-être savoit-elle que le Roi en étoit instruit. Il est sûr du moins qu'elle s'étoit flattée que pour se débarrasser d'un rival aussi dangereux, il le banniroit à jamais de sa présence.

Trop de sensibilité peut quelquefois

dégénérer en foiblesse dans les hommes ; mais cette qualité sera toujours regardée comme indispensable dans les femmes ; car c'est à elle qu'elles doivent ces vertus aimables qui honorent si éminemment leur sexe. On voit que madame de Monaco en manqua absolument dans cette occasion. Pour prix de tant d'amour, elle travaille froidement à la perte de celui qu'elle a aimé ; ce n'est point assez pour elle d'être infidèle, si elle n'est barbare ! Sa beauté avoit séduit le Roi ; mais l'indignation que lui inspira sa conduite dans cette circonstance, fut suffisante pour le préserver à l'avenir d'une nouvelle foiblesse, et une noirceur aussi basse que vile le guerit sans retour. Il s'étoit souvent reproché cette intrigue comme une perfidie envers sa maîtresse, et comme une trahison à l'égard de son ami, qui lui parut bien

moins coupable depuis qu'il sut qu'il n'avoit rien ignoré : il se représente ce que l'infidélité de madame de Monaco a dû lui faire souffrir, et la pitié lui persuade qu'il lui doit, non-seulement sa grace, mais une sorte de réparation pour des torts qu'il se reproche d'autant plus vivement, que l'objet qui les a causés n'a plus de charmes pour lui ; heureux de pouvoir se livrer à toute la générosité de son caractère, il se hâte d'ordonner qu'on avertisse le marquis de Geustry de venir lui parler à l'instant même. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il lui apprend avec empressement qu'il pardonne à Monsieur de Lauzun ; il fait plus, il le charge d'aller sur-le-champ lui anoncer l'intention où il est de lui offrir, en dédommagement de la place de grand-maître de l'artillerie donnée au comte de Lude,

celle de capitaine de ses gardes (1).

La facilité de faire des actions grandes et magnanimes, est sans contredit une des plus belles prérogatives de la puissance suprême. Celui qui ose tout, celui qui ne rencontre jamais d'opposition, devroit tout naturellement être généreux, bienfaisant et juste ; mais e nreconnoissant le bonheur des Princes nés pour être les dispensateurs de la félicité publique, gardons-nous bien d'affoiblir par cette réflexion le sentiment de reconnoissance que nous leur devons ; il est lié au bienfait, et n'en doit jamais être séparé.

Le Marquis, transporté d'un changement aussi imprévu, se donne à peine le temps de remercier le Roi d'une commission dont il brûle de s'acquitter ; il vole à la Bastille, dans ce

(1) Historique.

lieu funeste où on compte, avec une si douloureuse impatience, les jours, les heures et les minutes; et où il va porter la joie et le bonheur. Monsieur de Lauzun lut d'abord sur le visage de son ami les marques qui accompagnent une nouvelle heureuse; mais à mesure qu'il en apprend les détails, ses forces se perdent dans l'excès d'une trop vive émotion, ses regards seuls expriment ce qui se passe en lui. Le Marquis ne lui donne point le temps de se reconnoitre, il le presse, il l'entraîne aux pieds du Roi, qui le relève, l'embrasse, et lui répète à différentes, reprises, que tout est effacé, pardonné! Ah! Sire, s'écrie Monsieur de Lauzun, vous m'accablez! Tant de bontés me tuent, elles me font mourir de repentir; comment me réconcilier avec moi-même, quand je me retrace mon crime? Comment retrouver le bon-

heur, quand on a été aussi coupable ? Lorsque j'oublie tout, repondit le Roi, il ne vous est plus permis d'y penser.—Je veux, reprit avec vivacité Monsieur de Lauzun, m'en souvenir toute la vie, pour la consacrer entière à réparer mes torts, et à aimer votre Majesté. Cette scène attendrissante se prolongea au gré du Roi et de son favori, qui, ravis tous les deux de se revoir, ne pouvoient se lasser d'exprimer leurs sentimens mutuels.

Monsieur de Lauzun avoit passé comme par enchantement, de la Bastille au premier poste de confiance, à une place qui pour lui étoit sans prix, parce qu'elle le rapprochoit entièrement du Roi; cette pensée lui causa un tel enivrement, qu'à peine il conserva un léger souvenir de tout ce qu'il avoit souffert.

Dès qu'il parut dans l'exercice de

ses nouvelles fonctions, il fixa sur lui l'attention de toute la Cour, par la façon dont il s'en acquitta; plein de soins, sans empressement, il avoit ces manières nobles et aisées, qui charment, sur-tout quand elles sont accompagnées des graces de la jeunesse. Le Roi en étoit enchanté; Monsieur de Lauzun le remarquoit, et c'étoit la seule récompense qu'il desiroit.

Quoique l'infidélité de madame de Monaco eût donné à Monsieur de Lauzun quelques préventions contre une passion si douce, mais si trompeuse, il ne tarda point à s'y livrer de nouveau : il est vrai qu'il sembla alors avoir adopté d'autres principes; tout en voulant jouir du bonheur attaché à l'amour, il crut pouvoir en séparer les chagrins et les peines qu'il fait souvent éprouver à un cœur trop sensible. Plusieurs femmes jeunes et charmantes ne

l'occupèrent qu'un instant ; trompé par le premier objet de son attachement, il devint inconstant, non par légéreté ou par défaut de sensibilité, mais par la raison même qui déterminoit ses préférences ; c'étoit à la beauté seule qu'il vouloit rendre hommage : l'habitude en use bien vîte le charme, quand il n'est point accompagné d'autres qualités ; mais comme les belles femmes n'en sont pas plus dépourvues que les autres, dans ce choix donné toujours à la plus jolie, on doit bien vîte en rencontrer une qui renverse tout systême de liberté. Monsieur de Lauzun fut au moment de l'éprouver, et bien près d'être encore victime des promesses trompeuses de l'amour.

Depuis long-temps il admiroit la figure et les graces de la marquise de Montespan, à laquelle nulle femme de la Cour ne pouvoit contester l'empire

de la beauté et de l'ésprit. Monsieur de Lauzun ne la connoissoit que très-superficiellement ; le hasard voulut qu'il la trouva un matin, toute seule, dans la chambre de la Reine, dont elle étoit Dame du palais. Après avoir fait avertir cette Princesse qu'il venoit pour lui parler de la part du Roi, il s'entretint avec madame de Montespan, et quoique cette conversation ne durât que quelques momens, tous les deux en conservèrent un souvenir agreable.

Peu de jours après le Roi donna une fête ; madame de Montespan, qui aimoit beaucoup à danser, se trouva fatiguée dès le commencement du bal, et pour se reposer, elle fut se placer tout près de l'endroit où Monsieur de Lauzun, qui dansoit rarement, étoit assis : bientôt un entretien animé s'établit entre eux ; madame de Montes-

pan avoit une imagination vive et brillante; toutes ses expressions étoient justes, variées, naturelles, quoiqu'originales: sous une apparence de légéreté, il lui échappoit souvent de dire des choses profondément pensées, mais toujours avec gaîté, grace et délicatesse; un mélange singulier de sensibilité exquise, et de penchant à une raillerie moqueuse, achevoit de la rendre extrêmement piquante. Monsieur de Lauzun l'écoutoit avec un ravissement inexprimable; jamais personne ne lui avoit paru aussi aimable, et il se sentit subitement frappé du desir de lui plaire; il sut même le lui dire avec une liberté qu'il n'eût osé se permettre encore, si le ton enjoué, qu'elle-même avoit donné à la conversation, ne lui eut fourni l'occasion de hasarder, en riant, des choses qu'il méditoit déjà fort sérieusement. Il est à

croire que cette disposition avoit été partagée dès ce moment, car les propos, d'abord légers, prirent insensiblement une teinte un peu plus sérieuse ; on se regarda, on s'étonna, on crut se parler, se voir pour la première fois ; mais la surprise dans ce cas n'est que de l'admiration, et on sait que l'imagination séduite, le cœur est bien près d'être touché.

Avec les graces naïves de la jeunesse et l'air de l'ingénuité, madame de Montespan possédoit toute la finesse et toute la pénétration que donne l'expérience; mariée à un homme bizarre, ridicule, et dépourvu de tous ces agrémens qui pourroient encore rendre un tel mari supportable, elle se crut d'autant plus à plaindre, qu'elle s'étoit persuadée que l'amour seul pouvoit donner le bonheur: avec cette erreur dangereuse, on se livre facilement au

charme d'aimer ; aussi madame de Montespan, loin de chercher à combattre son penchant, s'y abandonna sans contrainte. Monsieur de Lauzun étoit trop habile pour ne le point deviner, et l'espoir d'être heureux accrut son amour.

Les fêtes qui suivirent la naissance du duc d'Anjou (1), lui donnèrent l'occasion de la revoir plusieurs fois. Là, au milieu d'une foule si propice à ces sortes d'entretiens, il lui fit l'aveu de ses sentimens. Cette déclaration troubla madame de Montespan plus qu'elle ne l'offensa; tout déceloit ses agitations secrètes; ses regards, sa vive rougeur, des mots vagues et entrecoupés . . . . . Monsieur de Lauzun redevint timide; il trembla un instant

(1) Second fils de Louis XIV, mort à l'âge de trois ans.

d'avoir été trop présomptueux, et il n'insista qu'avec plus d'ardeur pour obtenir une réponse. Cependant elle s'obstinoit à garder le silence, mais cette sorte de silence qui ne pouvoit paroître très-effrayant à Monsieur de Lauzun, et qu'il comprit fort bien. Aussi il y répondit par toutes les démonstrations d'une vive douleur : il savoit que toutes les femmes sont en secret flattées d'exercer cette puissance de leur sévérité ; et que la moins sage veut d'abord voir son amant prêt à se désespérer de ses rigueurs, avant de le rendre heureux, pour lui faire croire, et peut-être pour se persuader à elle-même, qu'elle n'a cédé qu'à une séduction irrésistible. Leur présenter des motifs pour excuser leurs fautes, est le plus sûr moyen de leur en faire commettre. C'est en les abusant par des louanges outrées, qui les rendent pré-

somptueuses et les jettent dans la mollesse et la sécurité, que les hommes sont parvenus à les dominer, et à se rendre les maîtres de leurs sentimens. Aussi Monsieur de Lauzun mit toute son étude à cacher ses espérances; il parut même effrayé du trouble et de l'embarras de Madame de Montespan, c'étoit à l'en croire une marque certaine de dédain et de colère.

Cette conduite adroite eut tout le succès qu'il pouvoit désirer, et tandis que Monsieur de Lauzun ne recherche que le triomphe doux et flatteur d'une conquête aussi brillante, madame de Montespan ne voit que l'effet prodigieux de la passion et du respect qu'elle inspire.

L'agitation d'un amour naissant, porta bientôt dans son ame un charme inconnu, qui pénétra jusqu'au fond de son cœur; extrême dans tous ses

sentimens, au lieu de chercher à les maîtriser ; elle ne prit pour guide que sa passion, et alors on ne cède point à demi. . . . . Voilà donc Monsieur de Lauzun parcourant encore une fois ce chemin semé de fleurs et d'épines ! Comment auroit-il échappé à cet assemblage charmant de toutes les graces et de toutes les perfections ? Mais ce qui le subjugua sur-tout, fut qu'il se crut passionnément aimé ; et en effet si la vivacité du langage, jointe aux démonstrations les plus tendres, sont des signes certains d'un véritable amour, cette illusion lui étoit bien permise.

Cet attachement dura plusieurs mois sans rien perdre de sa force. Les occasions de se voir étoient si rares ! il falloit user de tant d'adresse pour se parler quelques instans en liberté ! Si les difficultés raniment des sentimens prêts à s'éteindre, quel effet ne doivent-ils

point produire, lorsque rien n'en a encore affoibli la véhémence? Après avoir long temps réfléchi pour trouver un moyen de se voir plus souvent, et avec moins de danger, Monsieur de Lauzun engagea madame de Montespan à se rapprocher de madame le la Vallière. Obligés d'accompagner le Roi tous les soirs chez la Duchesse, rien ne les empêchera alors de se voir chaque jour. Ce motif étoit séduisant pour deux personnes bien éprises, mais l'exécution présentoit des difficultés qu'on ne savoit comment surmonter; toute la faveur dont jouissoit alors madame de Montespan se bornoit à celle de la Reine, et pour s'y maintenir plus sûrement, elle avoit imaginé de se prononcer ouvertement contre la favorite, appuyant ses déclamations sur les grands principes de la vertu et de l'honneur : il lui étoit même arrivé

plusieurs fois de dire tout haut devant la Reine: *Dieu me garde d'être la maîtresse du Roi; mais si j'étois assez malheureuse pour cela, je n'aurois jamais l'effronterie de paroître devant la Reine* (1). Pour se lier avec madame de la Vallière, il falloit démentir tout d'un coup des principes de sévérité qu'on avoit affichés avec tant de fracas et d'ostentation, et à la Cour même on exige que dans les grandes occasions nos actions répondent à nos paroles. Madame de Montespan s'exposoit en outre à perdre les bonnes graces de la Reine, et elle avoit à craindre l'affront insupportable de voir ses avances mal accueillies par la Duchesse, qui ne pouvoit ignorer le mépris qu'elle avoit affecté contre sa conduite, et qui, mal-

(1) Ses propres paroles.

gré sa douceur, devoit peu se prêter à des démarches qui amèneroient un rapprochement avec une femme qui l'avoit blâmée avec aussi peu de réserve. La possibilité d'un refus aussi humiliant l'emporta donc sur l'amour même, et madame de Montespan fit valoir à Monsieur de Lauzun tant de raisons de prudence et de délicatesse qu'il étoit difficile de les combattre. Cependant il trouva à la fin un raisonnement à leur objecter, auquel madame de Montespan n'eut rien à opposer. Je ne vois point, lui dit-il, qu'il soit jamais trop tard de faire une chose juste et généreuse; la rétractation publique d'une erreur vous honorera, elle est surtout de rigueur à l'égard d'une personne en faveur, pour écarter l'odieux soupçon de jalousie et d'envie. Le caractère, la modestie, la bonté, et mille autres vertus, ne peuvent inspi-

rer en madame de la Vallière que de l'admiration ; persévérer obstinément à les lui refuser, seroit peu digne de celle qui, possédant ces mêmes avantages, ne doit que mieux savoir les apprécier. Quant à la manière dont la Duchesse recevra vos avances, je m'en rends garant ; j'ai quelque pouvoir sur son esprit. Dans différentes circonstances j'ai su lui donnér des conseils dont elle n'a eu qu'à s'applaudir, et d'après tout ce que je lui dirai de vous, je suis bien certain de lui inspirer un vif désir de vous connoître plus particulièrement.. Me voici rassuré d'un côté, reprit madame de Montespan, mais le Roi approuvera-t-il cette liaison ? Ne vous êtes-vous jamais aperçu que s'il cache une partie de ses préventions contre moi, je ne dois ce ménagement qu'à sa politesse seule ? Il les perdra bien vîte en vous voyant

plus souvent, répliqua Monsieur de Lauzun : quand on plaît sans dessein, par la force naturelle de mille charmes divers, comment échapper à leur influence en les admirant de près ? Pourquoi d'ailleurs ne pas plutôt croire que le Roi n'a voulu que se soustraire au danger d'une séduction trop prévue ? Monsieur de Lauzun prononça ces mots avec le ton léger de la galanterie, sans y attacher une autre idée, et il continua à prouver à madame de Montespan, avec cette chaleur et ce ton de persuasion qui lui étoit si naturel, qu'elle ne pouvoit mieux faire que d'adopter le plan qu'il avoit formé de la lier avec la Duchesse. Madame de Montespan étoit tombée, depuis quelques momens, dans une rêverie profonde, dont elle ne sortit que pour assurer Monsieur de Lauzun qu'elle s'abandonnoit entièrement à ses con-

seils; qu'il devoit la diriger; que depuis qu'elle l'aimoit, elle ne connoissoit d'autre règle de conduite que les mouvemens de son cœur, et qu'à l'avenir l'amour seul devoit présider à sa destinée.

Dès ce moment, Monsieur de Lauzun s'occupa avec zèle des moyens de faire admettre madame de Montespan dans la société particulière du Roi.

Madame de la Vallière avoit tout l'esprit du sentiment, personne n'exprimoit comme elle, et avec un son de voix plus touchant, les sensations douces et affectueuses du cœur; mais une sorte de mélancolie, assez naturelle aux ames tendres, la rendoit silencieuse et froide dans un cercle; souvent elle s'efforçoit de paroître gaie et enjouée, par la crainte que le Roi ne s'ennuyât chez elle, mais ce rôle étoit fatigant et pénible pour une

femme aussi étrangère à tout genre d'affectation, et incapable du plus léger artifice dans sa conduite. Monsieur de Lauzun, pour parvenir à ses vues, eut principalement soin de vanter à la Duchesse l'esprit plein de graces de madame de Montespan ; sa naïveté, sa finesse, ses saillies ; enfin l'agrément singulier de sa conversation : il n'oublia point d'ajouter que la crainte de ses sarcasmes retenoit plusieurs femmes de faire des tentatives sur le cœur du Roi. Avec tant d'adresse dans ses éloges, il parvint facilement à se faire seconder par madame de la Vallière et ses amis, qui non contens de mettre tous les jours sous les yeux du Roi la plus belle femme de la Cour, prenoient encore l'inutile soin de la rendre attentif à tant d'attraits, joints à l'esprit le plus aimable et le plus original. Le Roi en devint bientôt éperduement

amoureux, mais par un ménagement délicat pour celle qui l'aimoit d'un amour si vrai et si tendre, il cacha cette nouvelle passion à tous les yeux, excepté à l'objet qui l'avoit fait naître. Cette déclaration parut offenser, et affliger madame de Montespan ; les charmes d'un premier amour avoient endormi dans son ame l'ambition et l'orgueil.

Louis, accoutumé aux conquêtes promptes, s'enflamma par cette résistance ; son amour en devint plus ardent, en acquit plus de délicatesse, et bientôt il mit une telle vivacité dans ses soins pour lui plaire, qu'ils commencèrent à étonner, à troubler madame de Montespan ; elle aimoit encore Monsieur de Lauzun, mais égarée par la vanité, elle forma le dessein de gouverner le Roi par le seul ascendant

de son esprit (1) ; elle étoit de bonne foi, car elle confia à Monsieur de Lauzun le secret de l'amour du Roi, et l'orgueilleux plan de le subjuguer sans que son amant eût la moindre foiblesse à lui reprocher. Elle soumit néanmoins ce superbe projet à la volonté de Monsieur de Lauzun, mais avec les protestations les plus tendres d'un amour et d'une fidélité que rien ne pourroient ébranler.

Cette sagesse présomptueuse se comprend plus facilement que la crédulité de Monsieur de Lauzun. Etoit-elle une confiance aveugle de l'amour, ou faut-il croire que l'ame d'un courtisan

(1) Madame de Caylus rapporte dans ses Souvenirs, que madame de Montespan s'étoit flattée d'être maîtresse, non-seulement de son propre goût, mais de la passion du Roi, à qui elle pouvoit toujours faire desirer ce qu'elle avoit résolu de ne jamais lui accorder.

peut tout sacrifier à des desseins ambitieux? Quoi qu'il en soit, lui, qui connoissoit si bien le cœur humain, et encore mieux celui des Princes qui ne supportent pas longtemps une opposition à leurs désirs, adopta aveuglément le projet chimérique de madame de Montespan, et il s'applaudissoit même d'avoir fait connoître à madame de la Vallière une amie assez aimable pour avoir pu lui disputer le cœur du Roi, et assez sage pour mettre autant de soins à le lui conserver fidèle, qu'une autre en auroit pris pour le lui enlever sans retour, car il savoit qu'il faut à ce sentiment l'enivrante perspective de l'amour couronné, et que le plus ardent meurt faute d'espérance.

Pénétré de reconnoissance pour un sacrifice qu'il regardoit, avec raison comme le plus grand que l'amour ait

jamais fait, il vit sans crainte l'espèce de coquetterie dont madame de Montespan vouloit faire usage pour acquérir de l'influence, obtenir du pouvoir, et se rendre maîtresse des graces ; mais ce manége de séduction et de résistance, s'il n'est pas le plus coupable des artifices, est très-certainement le moins propre à réussir ; c'est une erreur de croire que les femmes puissent donner impunément de vaines espérances. Les hommes, en général, ne haïssent rien tant que d'être pris pour dupes, et aux yeux des Princes c'est un crime inexcusable ; ils ne connoissent guère de plus grave offense ; l'amour propre, plus délicat que l'amour, est aussi plus facile à blesser. Madame de Montespan se vit donc bientôt réduite au triste choix de faire le sacrifice de son amant, ou de s'exposer au ressentiment du Roi, et à cette *foule*

de chagrins qu'un tel malheur traîne à sa suite. Combattue entre deux choses également redoutables, bouleversée par mille sentimens contraires, l'agitation de son esprit influa sur son humeur ; sa beauté même s'en ressentit; une pâleur étrangère avoit remplacé ces couleurs si vives et si brillantes : on la voyoit souvent triste et silencieuse. Monsieur de Lauzun auroit sans doute facilement deviné ce qui se passoit en elle, si à cette époque mille inquiétudes diverses ne fussent venues troubler son repos. Il y avoit longtemps que ses affaires étoient fort derangées, mais depuis son entrée dans les gardes-du-corps ses dettes étoient devenues immenses. Naturellement magnifique, il vouloit que sa compagnie fût distinguée de toutes les autres par la beauté des chevaux et l'élégance des officiers ; l'empressement de lui plaire

engageoit plusieurs d'entr'eux à faire une dépense infiniment au-dessus de leur fortune ; trop grand et trop généreux pour les rendre victimes de leur complaisance, il leur faisoit donner des gratifications considérables, et avoit soin de ménager leur délicatesse; ces dons étoient toujours faits au nom du Roi. Le prix de sa charge de colonel-général des dragons, qu'il avoit vendue au comte de Rannes, fut entièrement employé à cet usage, au lieu de le faire servir à acquitter d'anciennes dettes.

Le comte de Guiche, et le marquis de Geustry, ses amis les plus intimes, étoient seuls instruits de ses peines secrétes, et ils ne cessoient de le presser de chercher, par un mariage avantageux, à sortir d'un aussi cruel embarras. Mesdemoiselles de Créquy, de Retz et Colbert, passoient alors pour les plus grands partis de la Cour, et

il étoit hors de doute que Monsieur de Lauzun eût été accepté par celle des trois qu'il auroit recherchée. Cependant, long-temps il hésita encore ; mais sa position étoit chaque jour plus critique, et ses créanciers devenoient plus intraitables ; il prit la résolution de s'ouvrir par une demi-confidence à madame de Montespan, bien déterminé à ne rien faire qui pût lui déplaire, et à ne suivre que ses conseils ; il aimoit et estimoit alors son caractère, au point que sans l'illusion de l'amour, elle lui auroit encore paru la femme la plus parfaite de toutes celles qu'il connoissoit.

Dans la situation délicate où se trouvoit madame de Montespan avec le Roi, ne pouvant plus se dissimuler qu'elle commençoit, malgré elle, à être sensible à cette ardente persévérance d'un Prince si aimable, et l'ob-

jet de tous les désirs cachés et déclarés, elle ne put s'empêcher de sentir quelque joie de pouvoir se livrer à son nouveau penchant, sans risquer de se brouiller avec cet amant, autrefois si aimé, et dans lequel elle se flattoit de trouver encore un ami vrai et sûr. Elle employa donc beaucoup d'art a lui persuader qu'elle immoloit à son bonheur un sentiment qui ne connoît ordinairement que sa propre satisfaction, et exigea de lui la promesse positive de s'occuper d'un projet qui pouvoit seul assurer sa tranquillité. Cette conduite, en apparence si généreuse, eut tout le succès imaginable. Monsieur de Lauzun en fut parfaitement dupe, et son attachement, son affection pour madame de Montespan n'eurent plus de bornes; mais c'étoit véritablement lui qui avoit un grand sacrifice à faire: car, sérieusement occupé à fixer son

choix pour un établissement devenu indispensable à la situation de ses affaires, il ne pouvoit plus y avoir d'autres liens entre eux que ceux de l'amitié, et il étoit impossible que ce triomphe de la raison sur le cœur, ne fût pas accompagné de beaucoup de tristesse et de regrets; souvent le souvenir de son bonheur passé lui inspiroit des résolutions contraires. Combien de fois ne fut-il pas tenté d'aller se jeter à ses pieds, pour y invoquer des droits trop légèrement abjurés, et y reprendre tout son bonheur? Incertain, tourmenté, sans cesse en opposition avec son penchant, il falloit chaque jour remporter une nouvelle victoire sur lui-même. Ces agitations intérieures altérèrent sensiblement son humeur; un événement malheureux vint mettre le comble à l'accablement de ses esprits, son parent, son ami,

le comte de Guiche, fut disgracié, et bientôt forcé de s'exiler loin de sa famille, de ses amis et de sa patrie.

On n'aura point oublié jusqu'où il avoit osé porter ses vœux; et depuis long temps Monsieur de Lauzun avoit de fâcheux pressentimens sur les suites d'un attachement trop passioné pour être prudent, mais il n'imaginoit point les voir sitôt justifiés. Voici, en peu de mots, le récit d'un événement aussi funeste.

Le Roi voyoit avec douleur l'intérieur de la maison de son frère, en proie á tout ce qu'ont de plus amer, les reproches et la jalousie; ces dissentions odieuses furent attribuées au chevalier de Lorraine: le fait est qu'une foiblesse et une indiscrétion du vicomte de Turenne en étoient la première cause. Amoureux de la marquise de Coâtquen, il lui révéla le se-

cret de l'état, qu'on cachoit au frère du Roi (1). Cette Dame qui aimoit M. de Lorraine, le dit à son amant, et celui ci en avertit Monsieur. Ce Prince courut aussi-tôt chez Madame; il s'emporta jusqu'aux menaces, et leur union, qui n'avoit jamais été qu'apparente, n'offrit plus dès ce jour qu'une suite de querelles et de confusion. Madame reprocha, avec des plaintes douces et attendrissantes, à madame de Coâtquen, les malheurs dont elle étoit cause, et pour unique punition, elle lui apprit à quel point elle l'avoit rendue malheureuse. Cette Dame, à genoux auprès de son lit, et

(1) L'union de Louis XIV avec Charles II pour la destruction de la Hollande; négociation dont Madame devoit être chargée toute seule, et qu'elle termina avec la gloire du succès.

arrosant ses mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de Venceslas :

J'allois....j'étois....l'amour a sur moi tant d'empire :
Je m'égare, Madame, et ne puis que vous dire (1).

Le chevalier de Lorraine, au lieu d'appaiser Monsieur, ne cherchoit qu'à l'irriter, en suscitant le désordre et la confusion dans sa Cour, et en attirant des affaires fâcheuses à tous ceux qui étoient particulièrement attachés à Madame. Le Roi connoissoit depuis long-temps l'esprit intrigant du Chevalier, et avoit souvent gémi de la facilité de son frère à s'en laisser gouverner ; informé de tout ce que ce favori audacieux osoit se permettre, il vit la nécessité de l'éloigner, et résolut enfin de le punir d'une conduite si coupable, en l'envoyant à Pierre-

(1) Historique.

Encise; il donna d'abord l'ordre à Monsieur de Lauzun de l'arrêter; mais sur la représentation que lui fit celui-ci, que c'étoit ordinairement le Capitaine de service qui étoit chargé de ces sortes de commissions, le Roi, qui évitoit toujours avec scrupule de s'écarter des usages établis, envoya chercher le duc d'Ayen; néanmoins plein de confiance en Monsieur de Lauzun, il exigea qu'il seroit présent à l'arrestation (1). A cette nouvelle, Monsieur s'évanouit, puis il fondit en larmes, et finit par tomber aux pieds du Roi pour implorer sa clémence, et lui faire revoquer cet ordre fatal qui détruisoit tout son bonheur; le Roi releva son frère, et chercha à le consoler, mais il demeura inflexible, et Monsieur rentra chez lui dans une espèce de fureur, jeta feu et flamme contre le Roi, contre Madame,

(1) Historique.

accusa cette dernière d'avoir provoqué le malheur de son favori, et fut se renfermer dans son château de Villers-Cotterets (1). Cependant après quelques jours il parut appaisé, retourna à Saint-Cloud, et vécut avec le Roi, et même avec sa femme, comme s'il avoit oublié cette humiliation, mais au fond de son ame il avoit juré de s'en venger, et il ne tarda point à accomplir son serment.

Pour frapper plus sûrement le cœur de Madame, il crut devoir diriger ses premiers coups sur le comte de Guiche, et à cet effet rien ne lui parut plus propre que de le faire exiler, sous le prétexte vrai ou faux que le Comte s'étoit déguisé en femme un jour de bal masqué, pour entretenir Madame avec plus de liberté, et moins de dan-

(1) Historique.

ger. Le Prince, le visage baigné de larmes, alla demander justice au Roi, en exagérant, dans de longs détails, les crimes du Comte et les imprudences de sa femme. Le Roi ému des pleurs de son frère, chercha d'abord à le calmer, en lui faisant sentir que de semblables attentats devoient être dissimulés, et que forcé de les punir, il falloit encore éviter l'éclat. Mais Monsieur, qui avoit ses desseins, accusa si gravement le comte de Guiche, que le Roi surpris et irrité lui dit dans un premier mouvement, qu'ayant des gardes chez lui il étoit étonnant qu'il n'eût pas donné sur-le-champ l'ordre d'arrêter l'insolent qui avoit osé oublier à ce point le respect qui lui étoit dû : du reste, il finit par l'assurer qu'il ne souffriroit jamais qu'une telle conduite demeurât impunie, mais en même temps il lui conseilla, de ménager la

délicatesse de Madame, qui, vertueuse et pleine d'esprit, avoit cependant pu ignorer les conséquences de quelques démarches innocentes dans le fond, et condamnables seulement en apparence; enfin il n'oublia rien de tout ce qu'il crut propre à adoucir le ressentiment de son frère contre cette belle et intéressante Henriette qu'il aimoit tendrement, et pour laquelle il avoit repris depuis long-temps toute l'affection que sa conduite avec madame de la Vallière avoit un instant altérée. Pour terminer cette odieuse affaire avec le moins de bruit possible, le Roi fit appeler le maréchal de Grammont, et après lui avoir appris les torts de son fils, il lui fit sentir que d'après la nature de son crime, un simple exil devenoit une grace, et qu'il auroit peut-être dû le livrer à toute la colère du Prince qu'il avoit offensé. Il fut résolu

ensuite que pour tromper le public sur les véritables motifs de ce départ, M. de Guiche s'éloigneroit pour deux années de la Cour sous le prétexte de voyager. Le malheureux Comte reçut son arrêt avec toute la douleur, tout le désespoir d'un homme qui perd ce qu'il aime, des larmes amères s'échappèrent de ses yeux. Ce n'étoit point les brillans plaisirs de Versailles qu'il pleuroit, il regrettoit une Princesse qu'il abandonnoit à la fureur d'ennemis cruels et implacables. Il auroit voulu laisser son cœur et sa vie à ses pieds avant de s'en séparer; mais la résistance étant impossible, il s'efforça de prendre un air calme: quelque pénible que lui parût l'effort de cette tranquillité apparente, il sentoit qu'elle étoit indispensable pour déjouer la malignité de ceux qui tenoient les yeux ouverts sur lui, et qui n'auroient vu que l'éclat d'une

passion criminelle dans les plus simples marques de sa douleur ; il eut donc la force d'étouffer ses soupirs, et hors quelques plaintes exhalées dans le sein de Monsieur de Lauzun, il supporta son sort avec une fermeté admirable, qui étonna et confondit ses ennemis. Les deux amis convinrent de s'écrire exactement. Monsieur de Lauzun ne chercha point, par des consolations indiscrètes, qui ne font qu'irriter les violens chagrins, à adoucir les peines du Comte ; dans ces sortes d'afflictions la voix de la raison même doit passer par l'organe du cœur avant de se faire entendre.

Peu après le départ du Comte, Monsieur de Lauzun se vit forcé d'aller passer quinze jours à Gisors, où étoit une brigade de sa compagnie ; il y termina une affaire rélative au service, et se hâta de retourner à Versailles,

mais durant cette courte absence, il s'étoit passé bien des événemens.

Madame de la Vallière aimoit trop véritablement le Roi pour ignorer long-temps sa nouvelle passion. Une félicité apparente couvroit encore ses maux réels; elle occupoit la place de favorite, et c'étoit madame de Montespan qui possédoit sans partage le cœur du Monarque; elle essaya, avec sa douceur ordinaire, de triompher de cette trop redoutable rivale. Si elle n'eût aimé dans Louis que le Roi, elle eût sans doute trouvé des forces pour lutter quelque temps avec avantage contre des desseins purement ambitieux, mais ayant toujours méprisé l'éclat des grandeurs, c'étoit son unique bien qu'elle se voyoit enlevé, et ne pouvant supporter d'être plus long-temps témoin de l'inconstance du Roi, elle quitta la Cour, et alla se renfermer

dans un couvent à Chaillot. Ce départ apprit au public le secret de madame de Montespan, qui, n'espérant plus pouvoir l'abuser par de faux dehors de vertu, goûta enfin dans toute sa plénitude le plaisir de jouir de sa faveur avec autant d'éclat et d'empire que la Duchesse avoit mis de modestie et de modération dans la sienne. Cependant Louis n'avoit pas perdu tout souvenir de l'amour de madame de la Vallière, comment oublier celle qui nous a uniquement aimé? Le Roi se montra donc sensible à son absence. Depuis vingt-quatre heures elle étoit partie, Louis voulut la rappeler: certain que personne n'auroit plus de pouvoir sur son esprit que Monsieur de Lauzun, il jeta les yeux sur lui pour cette mission délicate (1). Celui-

(1) Historique.

ci venant seulement d'arriver, n'avoit encore parlé à personne, et ce fut de la Duchesse elle-même qu'il apprit tous les détails des chagrins qu'elle avoit soufferts depuis l'intelligence du Roi et de madame de Montespan. En l'écoutant, Monsieur de Lauzun n'éprouva point un ressentiment personnel contre son ancienne maîtresse, et sans la justifier, il trouva des motifs de l'excuser ; il est vrai qu'il ne pouvoit les avouer à la Duchesse, mais il se disoit en lui-même que c'étoit par ses conseils, et presque malgré madame de Montespan que cette liaison s'étoit formée ; qu'elle lui avoit ensuite offert le sacrifice d'un hommage aussi flatteur qu'envié, et qu'il n'avoit enfin dépendu que de lui de l'importer sur l'amour du Roi, et de garder un cœur qui ne s'étoit donné à un autre qu'après qu'il eut volontairement renoncé à tous ses

droits. Dans cette disposition à l'indulgence, il voulut servir madame de Montespan an ramenant la Duchesse, dont les malheurs excitoient l'intérêt et pouvoient jeter un jour odieux sur celle qui, sous le voile de l'amitié, l'avoit trahie sans honte et sans remords. Il mit donc beaucoup d'adresse pour calmer le ressentiment et adoucir la douleur de madame de la Vallière, et il réussit à lui persuader de ne point abandonner le Roi, qui, malgré quelques erreurs passagères, la considéroit toujours comme la seule femme qu'il avoit véritablement aimée. Cette ame tendre, flattée d'une idée aussi douce, y trouva sa consolation. Elle retourna à la Cour, pour y essuyer des chagrins et des dégoûts mortels; on sait qu'après plusieurs années de patience et de souffrances, sa conversion fut aussi célèbre que sa faute.

Madame de Montespan revit Monsieur de Lauzun sans embarras ; son parti étoit pris, ses desseins étoient irrévocablement fixés ; elle se livra à une ambition démesurée, et ne crut que céder à sa destinée ; aussi fière qu'une Reine, aussi vaine qu'une Courtisane, elle détestoit tout ce qui lui étoit supérieur, méprisoit ses égaux, et écrasoit ses inférieurs ; tous les honneurs, tous les hommages étoient pour elle, excepté ce que l'étiquette prescrivoit de rigueur pour la Reine. Mais au milieu de cette faveur toute puissante, soit par politique, soit souvenir d'un sentiment jadis si tendre, elle traita toujours Monsieur de Lauzun avec une distinction remarquable, et dans un entretien particulier qu'elle eut avec lui, elle lui démontra, de la manière la plus ingénieuse, qu'il étoit de leur avantage mutuel de ne point séparer

leurs intérêts, leurs projets et leurs espérances; ce n'étoit point froidement qu'elle lui fit le calcul de tout le bien qui devoit résulter de leur union; c'étoit en lui prodiguant les expressions d'un sentiment, dont rien ne peut remplacer les charmes, lorsqu'il est tendre et sincère; et elle sut donner une telle séduction au langage de l'amitié, que Monsieur de Lauzun lui trouva tout l'attrait de la nouveauté. Entrainé, subjugué, il se livra, avec délice, aux plus doux épanchemens de la confiance. Une amie de vingt ans, belle comme un ange, jouissant d'un crédit sans bornes, louée, admirée de tout le monde, à qui on a le premier fait connoître l'amour, peut inspirer toutes les illusions à volonté, et remplacer, du moins pour quelque temps, toute autre passion: aussi, Monsieur de Lauzun, qu'on avoit vu naguère,

tour-à-tour léger, épris, inconstant et passioné, semble ne plus exister que pour les plaisirs d'une amitié intime, et pour le bonheur de se rendre chaque jour plus digne de celle de son Souverain. A cette époque, sa faveur auprès de ce Prince étoit au point que tout le monde croyoit qu'elle ne pourroit augmenter. Ceux qui, par envie, n'accordent point aux Grands un cœur qui sait aimer, ceux qui leur disputent l'heureuse puissance de connoître les douceurs d'une amitié réciproque, ne donnoient que le nom *d'engouement* à l'affection de Louis pour son favori; mais un sourire, un simple regard du Roi, dédommageoit Monsieur de Lauzun de tous les vains propos, des faux jugemens, et de la haine de ses rivaux.

Il est néanmoins difficile de contester long-temps un vrai mérite fondé

sur des qualités supérieures: elles triomphent tôt ou tard de la calomnie et de la jalousie, aussi vit-on bientôt toutes les voix se réunir pour vanter celles qui distinguoient si éminemment Monsieur de Lauzun. Sa réputation devint même telle, que les étrangers de la plus illustre naissance, sembloient s'honorer du goût qu'ils avoient pour lui, en recherchant avec empressement son amitié. Le grand duc de Toscane, qui avoit épousé la princesse Marguerite d'Orléans, étoit de tous ses partisans le plus sincère, et en même-temps le plus élevé par son rang et sa naissance. Ce Prince s'étoit véritablement passionné pour l'objet de son admiration. Il passoit ses soirées au Luxembourg, chez sa belle-sœur, mademoiselle de Montpensier; là, il se plaisoit à faire naître des occasions pour vanter l'esprit, le gout, la faveur

et l'extrême magnificence de Monsieur de Lauzun; ses actions les plus simples lui offroient toujours quelque nouveau sujet de surprise.

Mademoiselle de Monpensier, sans applaudir hautement à ces éloges, avoit cependant l'art de ramener, de mille manières différentes, la conversation sur se sujet. Elle écoutoit avec avidité; elle trouvoit un charme indéfinissable à entendre parler du mérite et des agrémens d'un homme, pour lequel elle avoit conçu un sentiment profond qui remplissoit toute son ame; sentiment qu'elle n'osoit néanmoins encore s'avouer à elle même. Cette situation étoit d'autant plus critique, qu'elle n'en connoissoit pas tout le danger, ou qu'elle vouloit se le dissimuler. Cette Princesse, si haute et si fière, si pleine de confiance dans une raison et une sagesse, jamais démenties pendant le

cours d'une jeunesse environnée de beaucoup d'éclat et de bonheur, étoit bien éloignée de croire qu'à trente-six ans, à cet âge où les erreurs du cœur n'ont plus d'excuse, et n'obtiennent plus d'indulgence, elle pût être exposée à éprouver enfin tous les tourmens et tous les plaisirs de l'amour.

Anne-Marie-Louise d'Orléans, étoit fille de Gaston de France, fils de l'immortel Henri IV, et frère de Louis XIII. Encore au berceau, elle perdit sa mère, Marie de Bourbon, duchesse de Montpensier, qui la laissa la plus riche héritière de l'Europe. A l'âge de vingt ans, elle fut maîtresse absolue d'une fortune qui se montoit à vingt-quatre millions. Elle aimoit le faste dans la représentation ; la magnificence extrême de sa maison effaçoit souvent alors celle même du jeune Roi, qui, fugitif au milieu des guerres civiles,

manquoit quelquefois des choses les plus nécessaires. L'histoire de ces temps malheureux nous a transmis les liaisons de cette Princesse avec les chefs de la Fronde, et la part active qu'elle prit à cette guerre, où elle montra, dans plusieurs occasions, une intrépidité, une présence d'esprit et des talens qui feroient l'éloge des plus grands Capitaines. C'est au retour d'une entreprise, aussi périlleuse qu'importante pour le parti (1), que l'on vit deux de ses Dames, qui avoient assisté à ses exploits, et partagé tous ses dangers, être reçues *Maréchales-de-Camp* à la tête de l'armée (2).

Mais, où la force, le courage et la sublime élévation de son ame parurent

---

(1) La prise de la ville d'Orléans, qu'elle soumit au parti des Princes.

(2) Fait historique : c'étoient mesdames de Fiesque et Fontenac.

dans toute leur énergie, ce fut le jour du combat du faubourg-Saint-Antoine. Il est hors de doute que le Grand-Condé auroit succombé au milieu de sa gloire, sans le zèle actif de mademoiselle de Montpensier. Ce fut elle qui, avec l'éloquence la plus persuasive, entraîna son Père, le Maréchal de l'Hôpital, le Corps-de-Ville, le peuple. Ses larmes, sa douleur, émurent tous les cœurs en faveur des Princes, et lui soumirent toutes les volontés. Cependant, tous ces efforts n'auroient servi qu'à retarder la perte de ce grand homme, si elle ne s'étoit élevée au-dessus de son sexe, par une action aussi extraordinaire que hardie. Elle vole à la Bastille, ordonne, force le gouverneur à tirer le canon sur les troupes du Roi, et sauve en un instant un héros et une armée (1).

(1) Historique.

Si cette conduite lui méritoit de la part du Prince une éternelle reconnoissance, on ne sauroit disconvenir qu'elle devoit lui attirer du côté de la Cour le plus vif ressentiment. Aussi, le jour même où le Roi fit son entrée dans Paris, après l'extinction totale de la guerre civile, mademoiselle de Montpensier fut exilée à Saint-Fargeau. Elle en reçut l'ordre avec une soumission pleine de respect, mais avec non moins de calme et de fermeté : incapable de plier son orgueil jusqu'à la prière, elle auroit préféré la prison, la mort même, à la honte d'implorer la clémence du cardinal Mazarin, ce Ministre tout-puissant, qu'elle haïssoit d'une haine invincible, et qu'elle continuoit de traiter avec le plus souverain mépris.

Pour bien sentir l'empire que son caractère prit ici sur elle, il faut ob-

server que c'étoit le temps où sa jeunesse, sa beauté étoient encore dans tout leur éclat, et que son exil menaçoit d'être long. Elle l'employa à mettre le plus grand ordre dans l'administration de ses vastes domaines; le reste de son temps étoit partagé entre la lecture et des exercises qu'elle aimoit avec passion. Personne ne se tenoit à cheval avec plus de grace et d'adresse; la danse, des courses de chevaux, de fréquentes parties de chasse, remplissoient agréablement ses loisirs, et avoient un grand attrait pour elle. Dans l'espèce de solitude où elle vivoit, elle ignoroit toutes les distractions que fournit souvent la vanité aux plus généreux courages: elle ne connoissoit pas même cette envie de plaire que l'on nomme coquetterie chez les femmes, et qui, renfermée dans les bornes de la décence, les rend

aimables et séduisantes. Sa parure étoit celle que l'usage prescrit aux personnes de son rang, et jamais elle n'avoit pensé à donner aucune préférence à des ajustemens qui embellissent sans orner.

Quoique susceptible de beaucoup d'exaltation, toute l'ardeur de sa brûlante imagination s'étoit portée vers des objets tellement éloignés de l'amour, qu'elle repoussoit jusqu'au langage de cette galanterie chevaleresque, si à la mode alors, et que l'usage toléroit. La poésie, qu'elle aimoit avec passion, lui déplaisoit quand elle ne peignoit que les charmes ou les égaremens de l'amour. Elle concevoit même une sorte de mépris pour ceux qui le ressentoient vivement, et elle blâma hautement mademoiselle d'Alençon, sa sœur, pour avoir épousé par inclination le duc de Guise, regar-

dant ce mariage comme disproportionné à sa naissance. C'est ainsi que dans les attachemens les plus légitimes elle ne pardonnoit point d'erreur. Avec des principes sévères, même rigides, des mœurs aussi pures qu'austères, elle s'énorgueillissoit des vertus de son sexe, sans partager aucune de ces foiblesses que lui donne la nature, ou l'éducation.

Sous quel jour va donc paroître à nos yeux celui qui a su développer l'amour dans une ame aussi élevée ! De quels préjugés il avoit à triompher pour faire consentir une telle femme à n'être plus qu'une femme ordinaire ! Je désespérois presque de bien représenter tous les agrémens, toutes les qualités de Monsieur de Lauzun, mais la gloire d'avoir soumis ce cœur sauvage, feroit seule comprendre combien il a

été au-dessus de tous les hommes de son temps.

Depuis cinq années, mademoiselle de Montpensier vivoit éloignée de la Cour, quand le Roi l'y rappela: elle apprit cette nouvelle avec joie; son esprit étoit trop juste pour ne l'avoit point éclairée sur son erreur; dès que les passions de la haine, et d'une fausse gloire, eurent cessé de le troubler, elle avoit reconnu l'énormité de sa faute, et avoit souvent gémi en secret de n'avoir pas toujours été dans les intérêts du Roi. En arrivant à Paris, elle reçut tous les témoignages possibles du respect dû à son rang: tous les Grands s'empressèrent d'accourir pour la féliciter sur son retour; mais la réception que lui prépara la bonté de son Souverain, la toucha jusqu'aux larmes. On sait que l'élévation de l'ame de Louis Le Grand se mani-

festa tout entière, par la manière douce et affable dont il traita tous les chefs de la Fronde, après le pardon magnanime accordé à leur crime. Cette clémence sublime lui attacha tous les cœurs, et éteignit enfin cette fureur de révolte et d'independance qui s'étoit introduite dans l'esprit des Princes, de la Noblesse, du Peuple, et qui troubloit, depuis plus d'un siècle, le repos de la famille royale, et celui de toute la France.

Mademoiselle de Montpensier, en apercevant le Roi, voulut se jeter à ses pieds ; mais ce Prince s'opposa à cette marque de repentir : il l'embrassa avec tendresse, lui promit d'oublier ses torts, et ne vit plus en elle qu'une Princesse digne de son sang et de toute son affection.

Cette réconciliation, si ardemment souhaitée, en comblant les vœux de

mademoiselle de Montpensier, devoit lui assurer un bonheur durable et sans mélange. En effet, que peut encore desirer celle qui réunit à l'avantage d'une naissance royale et d'une fortune proportionnée à son rang, toute la gloire d'une haute réputation de sagesse, d'esprit, de grandeur d'ame et de noblesse dans le caractère? Cette Princesse offre un exemple précieux de la vigilance qui nous est necessaire pour persévérer dans les vertus, même celles qui nous paroissent faciles et naturelles. Le reste de sa vie se seroit écoulé dans une succession de jouissances douces et tranquilles, si elle n'eût pas été troublée par les orages de la plus violente des passions; et l'expérience apprend qu'elle est plus difficile à combattre à ceux qui l'ont long-temps méprisée.

L'amour ne se montra d'abord à la

Princesse, que sous le masque d'un sentiment de préférence exclusive, qu'elle croyoit ne pouvoir refuser, sans injustice, à Monsieur de Lauzun ; bientôt après, elle le vit revêtu de toutes les perfections dont la passion se plaît à parer l'objet aimé, et elle continua à se livrer à cette admiration, avec la sécurité et la douceur qu'inspirent un sentiment qu'on croit approuvé par la raison. C'est ainsi qu'elle but à longs traits la coupe enchantée qui enivre l'imagination, endort la prudence, et dont on ne sent l'amertume que lorsqu'on n'a plus la force de la repousser. Mademoiselle de Montpensier ne s'aperçut que très-tard du changement qui s'étoit fait en elle ; mais il vient un moment où il est impossible de se refuser à la conviction, même à celle qu'on redoute le plus : une foule d'agitations confuses, de désirs vagues,

un ennui profond, et sans cause apparente, un dégoût pour les choses qui lui plaisoient le plus autrefois, une inquiétude intérieure, qui se déceloit par tous ses mouvemens, jusqu'à l'instant où Monsieur de Lauzun paroissoit. Alors ce calme si trompeur qui y succédoit, mais qui bientôt étoit remplacé par une émotion violente, causée par le seul son de sa voix, par un simple geste, à tous ces signes auroit-elle pu méconnoître le pouvoir invincible de l'amour? Non, elle vit avec effroi que cette passion étoit née avant qu'elle s'en aperçût, et qu'elle la dominoit quand elle auroit voulu la combattre. Toute la fierté royale se soulevoit en vain dans son ame, la tendresse fut la plus forte, et devint plus exaltée par la résistance impuissante que l'orgueil et la raison voulurent lui opposer.

Cependant, sans projets, sans desseins encore, mademoiselle de Montpensier renferma tous ses soins à faire naître les occasions de voir et d'entretenir Monsieur de Lauzun. On étoit au milieu de l'hiver; la Cour de la Princesse, composée de plusieurs jeunes personnes charmantes, pour qui les plaisirs bruyans étoient le suprême bonheur, la sollicitoient de donner un bal: elle en ordonna aussitôt les apprêts, et le duc de Toscane fut prié d'y mener son ami.

Quel plaisir de le recevoir dans son propre palais, et de se montrer avec tous les avantages que donnent le rang et la naissance. Quelle différence dans les joyeux préparatifs de cette fête, à celles qu'elle n'avoit données jusques là que pour satisfaire à l'étiquette da la représentation, et que la gêne et l'ennui empoisonnent si souvent, par

le triste droit d'y présider. Ce n'étoit plus à ses femmes qu'elle abandonnoit la puérile occupation de son ajustement ; dès la soirée de la veille, elle s'enferma dans son cabinet, avec ses Dames, pour raisonner très-sérieusement sur la parure de cette journée : c'étoit une chose nouvelle de voir mademoiselle de Montpensier s'occuper gravement de tous les détails importans d'une toilette, et savoir enfin aussi bien qu'une autre ce qui alloit le mieux à son genre de figure.

Ces jeunes Dames, ravies de voir leur maîtresse agiter sérieusement un sujet qu'elles n'avoient jamais osé jusqu'ici traiter devant elle, mirent tous leurs soins à l'aider dans le choix, et l'arrangement d'une parure, qui pût surpasser par son éclat tout ce que l'on avoit encore vu. L'écrin de la Princesse vidé, on eut recours à celui

de sa tante, la Reine d'Angleterre (1), qui avoit les plus beaux diamans de l'Europe ; et il fallut tout le goût possible pour placer cette énorme quantité de pierreries, sans que la robe en parût surchargée. Enfin l'heure arrive où elle va recevoir Monsieur de Lauzun chez elle, dans un lieu où elle est maîtresse, où elle commande. La politesse, l'usage, lui permettent de profiter de cette occasion pour lui dire certaines choses marquantes, qu'elle n'avoit encore osé lui adresser ; mais la seule pensée d'être si près de ce bonheur, lui donne une émotion qu'elle ne sait comment cacher à cette multitude de regards fixés sur elle : sa situation devint vraiment pénible, car il se fit attendre bien long-temps. Voyant le bal se former, elle craint que quel-

(1) On sait qu'elle étoit en France.

que obstacle n'ait retenu Monsieur de Lauzun; son agitation augmente de moment en moment de voir son espérance déçue; accablée par des sensations trop vives et trop prolongées, elle veut prendre la résolution de se retirer, quand l'heureux objet de tant d'inquiétudes vient enfin à paroître, et lui fait éprouver ce passage rapide de la douleur à une joie excessive; mais son cœur étoit épuisé, et elle étoit prête à s'évanouir. Cependant, la présence de celui que l'on aime, dissipe bien vîte des peines que son absence seule avoit causées; mademoiselle de Montpensier l'éprouva, et bientôt elle se livra pleinement au charme de la situation la plus douce. Ce fut pour la première fois qu'elle se vit l'unique objet des soins et des regards de Monsieur de Lauzun; elle lut dans ses yeux les marques d'une ad-

miration, que les femmes les moins vaines prennent si légèrement pour de l'amour, et qui est si loin de n'appartenir qu'à lui ; ce qui le désigne bien mieux, est l'excessive crédulité qu'il inspire, et cette facilité inconcevable dans les femmes les plus raisonnables à se laisser surprendre par les apparences.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle de Montpensier ne se trompa point sur le plaisir que prit Monsieur de Lauzun à la regarder. De tant de jeunes et belles personnes qui ornoient cette fête, il n'en remarqua aucune, et ne fut constamment occupé que de la Princesse. Une grande parure, l'éclat de mille bougies, beaucoup de graces et de dignité dans le maintien ; cette douceur que la vue de l'objet aimé répand sur le ton et les manières ; l'amour enfin, qui plus que tout le reste embellissoit

sa personne, lui donnoit un attrait plus séduisant que la beauté même.

Monsieur de Lauzun étoit trop sensible à tous les genres de perfections pour ne point ressentir une forte atteinte; mais l'ivresse d'une véritable passion auroit seule pu excuser son audace de porter ses vœux jusqu'à elle. Pénétré de l'immense distance qui le séparoit de la Princesse, l'idée ne lui vint pas de chercher à s'en faire aimer. Comment donc expliquer ce qui se passoit en lui dans le courant de cette soirée? Ce n'étoit assurément point de l'amour, mais si une simple marque de bienveillance d'une personne de ce rang inspire une vive reconnoissance, un intérêt marqué doit exciter une sorte d'enivrement, sur-tout quand on a le cœur parfaitement libre; cependant, comme il n'étoit ni vain ni avantageux, il ne s'arrêta que très-vaguement à

cette idée. En effet, il ne falloit qu'un peu de sagesse pour l'écarter; on est faiblement tenté d'une conquête quand on peut encore froidement calculer les embarras et les dangers qui y sont attachés. Au reste, ce qui auroit pu flatter son ambition dans ce triomphe, étoit trop invraisemblable pour se présenter clairement à son imagination.

Il n'en étoit pas de même de mademoiselle de Montpensier, cette soirée décida de la destinée de toute sa vie, et fixa sa résolution d'une manière invariable.

Aussitôt qu'elle se vit seule et livrée à elle même, son imagination s'épouvanta par le tableau trop fidèle de tout ce qu'elle avoit éprouvé dans le courant de cette soirée: elle frémit de l'empire que sa passion avoit pris sur elle, et en mesurant toute son étendue, elle se crut dépourvue de force et de

moyens pour la vaincre. Au souvenir des divers mouvemens auxquels elle avoit cédé, elle soupira de douleur et de honte. Quoi, se dit-elle, rien ne pourra me délivrer des tourmens d'un cœur autrefois si paisible et si heureux ! Je veux en vain l'éloigner de ma pensée, elle me le montre en tout et dans tous les instans. Oui, chaque moment le retrace à mes yeux, et son souvenir est aussi dangereux pour moi que sa présence même. Dans quel trouble, dans quel désordre m'avoit jetée son attente ! Ai-je eu le pouvoir de modérer ma joie à son arrivée ? N'a-t-elle point été visible à tous ces yeux dirigés sur moi ? Ah ! si les siens seuls m'avoient devinée ! Quel opprobre ! quel abaissement de n'oser m'affranchir de cet ascendant trop funeste ! Cependant, pourquoi souffrir, pourquoi rougir d'un sentiment que je puis rendre légitime en le déclarant ?

Quoi! j'ai la puissance de faire notre commun bonheur, et j'hésite encore! Mais non, je n'hésite plus, je comprends, ou plutôt je sens que lui seul est digne que je l'élève au-dessus de tous les autres hommes. Il n'est point né pour demeurer dans la foule.... L'intervalle qui nous sépare est-il donc si immense qu'il ne puisse le franchir! L'illustre nom de Caumont, joint au mérite de celui qui le porte, ne peut qu'énorgueillir et jamais abaisser. Oui, c'est de mon côté que sera tout l'avantage de cette union. Cette pensée lui rendit le bonheur avec l'espérance, et sa détermination bien arrêtée, elle se sentit soulagée d'un poids insupportable; le sommeil le plus doux acheva de calmer ses esprits et ses sens.

A son réveil, une de ses femmes lui apporta une bague trouvée dans une

des salles. Mademoiselle de Montpensier la reconnut à l'instant pour l'avoir vue, la veille, au doigt de Monsieur de Lauzun. Elle sentit, non-seulement le plaisir qu'on éprouve à voir et à toucher une chose qui appartient à la person aimée; mais elle conçut encore un dessein qui favorisoit ses vues, et elle se hâta de l'exécuter. L'ordre est donné de faire faire un anneau absolument semblable, avec une marque imperceptible pour le distinguer. Son graveur est mandé avec la même précipitation, et elle lui donne des lettres à graver dans l'intérieur de la bague, lettres qui forment son chiffre et celui de Monsieur de Lauzun; au tour, on lisoit ces mots: "*Que leur alliance soit éternelle.*" Ceci exécuté, elle enveloppe la bague dans une écharpe blanche, sur laquelle étoit brodé un aigle planant devant le soleil, avec

cette devise écrite au bas: "*Fidèle et audacieux.*" Le paquet cacheté, est aussitôt remis chez Monsieur de Lauzun par un homme de confiance.

Mademoiselle de Montpensier, condamnée par son rang à parler la première, crut avoir trouvé dans cet envoi un moyen ingénieux de laisser deviner ce qui lui auroit été trop pénible de déclarer sans détour.

Que l'on se représente tout ce que Monsieur de Lauzun dut éprouver en déployant cette écharpe, en examinant cette bague! Dans un premier mouvement de fierté et d'orgueil, il se vit effectivement à la hauteur où l'enthousiasme de l'amour vouloit le placer; comment ne point se sentir enivré du triomphe d'avoir subjugué un cœur aussi fier, une vertu aussi superbe? Cette réflexion amena le

doute, et il se refusa presque à l'évidence; mais c'étoient leurs chiffres réunis, et une devise qui semble lui ordonner d'aspirer à tout ce qu'il y a de plus élevé! Peu-à-peu il eut la force de rassembler ses esprits, et de mesurer toute la hauteur de la fortune qu'il étoit autorisé à espérer; mais il voit encore mieux le précipice préparé à une ambition trop téméraire. Cependant, quel parti prendre? Courir se jeter aux genoux de la Princesse, eût été celui d'un homme ordinaire. Monsieur de Lauzun, guidé par une prudence circonspecte, ne veut rien hasarder; il se propose de ne point changer de conduite, et d'observer attentivement celle de mademoiselle de Montpensier, qu'il pourra facilement pénétrer s'il conserve tout son sang-froid; il veut enfin se laisser guider par les événemens, ou les di-

riger à son gré avec l'habileté que lui donne la connoissance du cœur des femmes.

Ce fut vers ce temps que le Roi résolut de faire, avec toute sa Cour, un voyage triomphant en Flandre, pour visiter les différentes places de cette province. Quoiqu'au milieu de la paix, il se fit accompagner par un corps d'armée, et toute sa maison militaire eut ordre de marcher. Le commandement de toutes ces troupes fut donné à Monsieur de Lauzun, avec le titre de Général d'armée (1). Le Roi, qui jusqu'alors avoit fait tous ses voyages à cheval, fit celui-ci, pour la première fois, dans un carrosse à glaces. Un grand nombre de voitures suivoient cet équipage superbe; on

(1) Historique.

trouvoit dans chaque ville un bal masqué ou paré, ou des feux d'artifices. Les principales Dames de la province venoient voir la Cour brillante de Louis. Le Roi les admettoit à sa table, et leur fasoit des présens pleins de galanterie (1). Monsieur de Lauzun s'acquitta de la charge dont la faveur la plus signalée l'avoit revêtu, avec une grande intelligence, des manières chevaleresques et un luxe qui charmoient le Roi, ravissoient mademoiselle de Montpensier, et mettoient au désespoir Villeroi et Louvois, ses ennemis déclarés. Pour rassembler son armée dans la plaine de Saint-Quentin, Monsieur de Lauzun étoit parti deux jours avant la Cour. Au moment où le Roi sortit de Compiègne, mademoiselle de Mont-

(1). Historique.

pensier jette les yeux sur la campagne, et aperçoit, dans l'éloignement, beaucoup d'hommes à cheval ; elle ne peut encore reconnoître les personnes, mais un pressentiment que donne l'amour, lui fait deviner que c'est Monsieur de Lauzun qui vient au-devant du Roi. Une émotion progressive la confirme dans cet espoir, et bientôt elle a le plaisir de voir son amant s'approcher.

Après avoir salué le Roi et la Reine, ses regards rencontrèrent ceux de mademoiselle de Montpensier, qui rougit prodigieusement et baissa les yeux. Il ne s'étoit point encore présenté devant elle depuis le jour du don *anonyme*, et son aimable embarras y attacha, dans cet instant, un nouveau prix. Le temps, quoique très-beau, se tourna tout-à-coup à un violent orage, et la Princesse souffroit de voir

Monsieur de Lauzun, la tête découverte, exposé à une forte pluie; elle en fit tout bas l'observation au Roi; mais Monsieur de Lauzun l'entendit, et ne put s'empêcher de sourire. Le soir de ce jour, il arriva fort tard au jeu de la Reine, il avoit été retenu par les ordres qu'il falloit donner pour la marche des troupes. Après avoir causé quelques minutes avec madame de Montespan; il s'approcha de mademoiselle de Montpensier, qui se tenoit appuyée sur la cheminée, et parloit avec le marquis de Geustry: celui-ci s'éloigna peu après; l'occasion étoit favorable pour s'éclaircir; mais ayant fixé mademoiselle de Montpensier un instant en silence, au moment où il veut le rompre, il la voit pâlir et prête à se trouver mal. Il pense qu'elle redoute une explication, et comme il est bien éloigné de vouloir en provoquer une dé-

cisive, il souffre de son embarras, et sait avec une délicatesse infinie le rassurer en prenant le ton le plus soumis et le plus respectueux.

Cependant, mademoiselle de Montpensier étoit trop éprise et trop franche, pour ne point lui confirmer ses sentimens de mille manières différentes; et avant le retour de la Cour à Paris, il fut forcé de méditer sérieusement sur des espérances assez long-temps repoussées par la raison, comme chimériques et extravagantes. L'ambition parla hautement à son cœur noble et fier, et elle fut écoutée. C'est alors qu'il conçut le projet audacieux d'épouser la petite-fille de Henri IV, la plus proche parente de son maître, destinée pendant quelque temps à partager son trône, celle enfin qui avoit dédaigné tant de Princes, et refusé tant de Rois.

Pénétré néanmoins de la difficulté d'une telle enterprise, et du besoin de s'associer une amie puissante pour surmonter les embarras de son nouveau rôle, il s'ouvrit, sans détour, à la femme qui possédoit toute sa confiance, et pria madame de Montespan de vouloir l'aider de son crédit et de ses conseils à remplir sa superbe espérance. Elle écouta cette confidence avec autant de surprise que de joie : la hardiesse du projet ne l'effrayoit point ; mais elle fit aisément comprendre à son ami que son sort étoit attaché au succès. Il s'agit, lui dit-elle, de monter au faîte des grandeurs, ou d'être écrasé ; de vous allier au sang des rois, ou d'être puni comme un téméraire qui a abusé de l'amitié de son Souverain, en osant lever les yeux sur la première Princesse de son sang. Il est donc indispensable d'agir avec prudence et dis-

cernement ; je trouve même que vous devez user d'une sorte d'artifice, pour écarter toute accusation de séduction. Dès ce moment, évitez adroitement mademoiselle de Montpensier ; mettez autant de soin à la fuir, sans affectation, et sans qu'elle puisse s'en offenser, qu'un autre en emploieroit à s'en rapprocher. Je la connois, poursuivit-elle, la Princesse est vive, impétueuse, cette conduite irritera sa position, et la jetera dans quelque démarche hasardée, qui prouvera son amour et votre prudence, et qui donnera la conviction que vous résistez à ses desseins. Le Roi sera touché d'une modération qu'il regardera comme un sacrifice fait à lui seul, et vous devez attendre son consentement de sa générosité.

Monsieur de Lauzun trouva ce plan trop sage pour ne point le suivre. Mademoiselle de Montpensier ne tarda

point de remarquer un changement dans la conduite et les manières de son amant ; elle étoit convaincue d'avoir été devinée, et on la fuyoit ! On évitoit avec soin une explication qu'elle avoit provoquée par des avances non équivoques ! Quelquefois elle admiroit cette réserve délicate ; dans d'autres momens elle n'y voyoit que la preuve trop certaine d'une parfaite indifférence. Cependant, le sort qu'elle lui offroit étoit si beau, qu'il pouvoit être envié pour lui-même ; ce n'étoit donc que le respect pour son sang qui pouvoit le retenir ? Et comment l'instruire que l'offre de partager ce rang, n'est à ses yeux qu'un foible témoignage de son amour ! Que c'est sur le trône de l'Univers qu'elle voudroit le placer ! Dans les transports d'une générosité passionnée, elle se reprochoit de ne lui avoir point parlé plus clairement,

d'avoit tant tardé à lui dire ce qui devoit le rendre si heureux ; elle croyoit que rien ne lui seroit plus facile que de lui offrir sa main et sa fortune ; mais toute son assurance se perdoit en sa présence, elle devenoit alors tremblante et muette ; cet état exaltoit son amour, qui devint bientôt le mobile de toutes ses actions. Les amis de Monsieur de Lauzun étoient comblés, par elle, de politesse et de distinction ; sa sœur chérie, madame de Nogent, fut admise dans sa société la plus intime, et traitée avec une tendresse affectueuse. Cette Dame ne soupçonna point d'abord la véritable cause de tant de bontés ; cependant elle finit par entrevoir la vérité, mais sans croire encore à des desseins sérieux.

Une catastrophe affreuse, épouvantable, manqua de les renverser pour toujours, en forçant mademoiselle de

Montpensier à faire un mariage approuvé par la raison, ordonné par la politique, et désiré du Roi et de toute la famille royale.

Madame Henriette d'Angleterre jeune, belle, aimable, pleine de graces, et d'esprit, mourut subitement, et sa perte plongea toute la Cour dans la consternation et le deuil.

Mademoiselle de Montpensier, sans prévoir les nouveaux chagrins que le sort lui préparoit, se promenoit, avec la Reine, dans les jardins de Versailles, quand le duc d'Ayen accourut tout éperdu vers elles, en s'écriant : Madame se meurt ! le Roi vient d'ordonner à son premier médecin de se rendre en hâte à Saint-Cloud. L'instant d'après, le Roi vint lui-même confirmer cette triste et effrayante nouvelle : tous ses traits exprimoient le désordre et l'inquiétude de son ame ; il proposa à la

Reine et à la Princesse de monter dans son carrosse qui l'attendoit; la comtesse de Soissons les suit, et peu de momens après ils arrivent dans ce sejour de désolation.

Madame étoit couchée sur un petit lit dressé à la hâte dans un salon. La violence de son mal n'avoit point permis de la porter dans sa chambre; elle étoit là, pâle, échevelée, le visage déjà couvert des ombres de la mort. Qui auroit pu reconnoître en cet état cette Princesse, qui paroissoit encore, peu d'heures auparavant, brillante de beauté, de fraîcheur et de santé!

Le Roi s'approcha d'elle avec l'air égaré du désespoir. Ah! voyez l'état où je suis, lui dit Madame, d'une voix éteinte. Celle de Louis se perd dans les sanglots. Il implore, d'une manière attendrissante, le secours des médecins qui environnent le lit de

l'infortunée Princesse ; ensuite il les interroge avec impétuosité sur la nature d'un mal si étrange et si subit. L'un d'eux voyant l'anxiété de son aine, voulut le tromper, et lui dit d'une voix incertaine, que ces sortes de maladies ne durent que vingt-quatre heures, et que Madame se trouvera soulagée sous peu de temps ; mais le visage mourant de la Princesse détruisit ce foible espoir.

Madame montra dans ses derniers momens un courage et une résignation dignes de sa belle vie. Tous ceux qui l'entouroient étoient dans la stupeur de la douleur, elle seule étoit calme et résignée : elle consola le Roi, la Reine, fit approcher Monsieur, le pria de lui pardonner l'inquiétude que quelques démarches légères et inconséquentes avoient pu lui donner, et protesta dans ce moment suprême de son inno-

cence(1). Elle parla ensuite long-temps bas au Roi pour lui recommander les personnes attachées à sa maison, ainsi que quelques familles dont elle prenoit soin.

On profita d'un moment où ses douleurs paroissoient suspendues, pour la porter dans son lit, et on insinua au Roi que l'on n'attendoit que son départ pour lui administrer les secours de la religion, que même il n'y avoit pas un moment à perdre.

Cette séparation, que Louis regardoit comme éternelle, lui arracha un torrent de larmes. Il se pencha sur sa belle-sœur, en la serrant étroitement entre ses bras; *mais la Princesse lui échappoit parmi des embrassemens si tendres, et la mort, plus puissante,*

---

(1) Historique.

l'enlevoit entre ses royales mains (1).

A six heures du matin, M. de Bossuet entra chez le Roi pour lui annoncer que Madame étoit expirée deux heures auparavant. Louis laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et resta aussi accablé de cette nouvelle que si elle avoit été imprévue.

Il est certain que rien n'avoit jamais paru comparable à cette Princesse, on croyoit avoir atteint toutes les perfections quand on avoit su lui plaire. Au reste, la tendresse et l'estime excessive d'un prince tel que Louis XIV, l'élève au-dessus de tout éloge.

Une pensée affreuse se mêloit à la juste douleur du Roi, Madame lui avoit dit qu'elle se croyoit empoisonnée.... Le Roi renferma quelques jours dans

(1) Bossuet. Oraison funèbre de madame Henriette.

son sein cette horrible crainte, que plusieurs indices ne confirmoient que trop ; mais une nuit, plus tourmenté encore du souvenir de ces terribles paroles de Madame expirante, il se relève, fait appeler Monsieur de Lauzun, qui souffrant de la douleur du Roi et de la sienne propre, ne reposoit pas plus que son maître. Le Roi lui déclara ses soupçons, et nomma le marquis d'Effiat et le comte de Beuvron, tous deux étroitement liés avec le chevalier de Lorraine, l'ennemi mortel de l'infortunée Princesse.

Monsieur de Lauzun, après avoir réfléchi à un moyen pour découvrir ce noir forfait, proposa au Roi de l'autoriser à choisir six gardes-du-corps, et d'aller à l'heure même enlever Purnon, premier maître-d'hôtel de Madame, homme tout dévoué à d'Effiat, et probablement son complice si le Marquis

étoit coupable. Je conduirai Purnon par des portes dérobées dans le cabinet de Votre Majesté, ajouta Monsieur de Lauzun ; l'effroi où votre présence jettera ce misérable lui fera tout avouer ; Votre Majesté l'interrogera elle-même, et elle connoîtra le crime et ses auteurs. Le Roi consentit à tout, et avant que le jour parût, Purnon étoit devant lui. Dès que le Roi l'aperçut, il jeta sur lui le regard le plus pénétrant, et prenant un air et un ton à inspirer la plus grande terreur, il lui dit : Ecoutez-moi bien, si vous m'avouez tout, si vous ne me déguisez rien de tout ce que je veux savoir, je vous donne ma parole royale de vous pardonner, tel coupable que vous puissiez être ; mais si en un seul point vous me cachez la vérité, vous êtes mort avant de sortir d'ici. Répondez, Madame a-t-elle été empoisonnée? Oui, Sire, s'écria Purnon, en tombant

à ses pieds.—Et qui a commis ce crime, reprit le Roi, comment l'a-t-on exécuté ?—C'est le chevalier de Lorraine, il a envoyé un poison aussi subtil que violent au marquis d'Effiat, qui le jetta le matin dans une boisson rafraîchissante, dont Madame but une heure après.— Alors le Roi redoublant de menaces et d'assurances de grace, lui demanda si son frère en avoit été informé ?—Non, Sire, aucun de nous n'eût osé le lui dire, il nous auroit perdus. A cette réponse, le Roi soulagé d'un poids insupportable, s'écria : Ah ! voilà tout ce que je voulois savoir ! mais m'en assurez-vous bien (1) ?—Il étoit difficile de conserver le moindre doute ; étoit-il probable que cet homme qui s'accusoit lui-

(1) Tous ces détails sont historiques ; ce même Purnon les conta à M. Joly de Fleury, et celui-ci au duc de Saint-Simon.

même eût conservé des ménagemens pour Monsieur, dont l'inculpation pouvoit en quelque sorte le faire paroître moins coupable. Le Roi fut donc parfaitement rassuré contre des soupçons qu'il avoit à peine osé s'avouer à lui-même, et qui auroient rempli ses jours d'amertume sur le premier trône du monde.

Monsieur, qui n'avoit jamais su apprécier la Princesse la plus accomplie, borna sa tristesse aux vains cérémonies du deuil, et il désira bientôt avec ardeur d'obtenir la main de mademoiselle de Montpensier. Comme il ne faisoit point mystère de ses prétentions, elles devinrent le sujet de toutes les conversations, et tout le monde convint que c'étoit le seul parti digne de ce Prince. Monsieur de Lauzun se repentit peut-être alors d'avoir mis trop de circonspection dans sa conduite,

mais il sentit que ce n'étoit pas le moment d'en changer, et dans une conjoncture aussi délicate, il cacha soigneusement au fond de son cœur ses agitations et les craintes mortelles qui le dévoroient. Quel est l'homme qui voit sans regret la perte d'un bien qu'il s'est pour ainsi dire déjà approprié par l'espérance? Mais quand la fortune nous fait envisager un avenir entouré de tant de gloire, et qu'après nous avoir enivré de cette séduisante perspective, elle nous fait voir tout-à-coup que ce n'est qu'une illusion, c'est alors que nous sommes réellement à plaindre, même au milieu des choses qui faisoient auparavant notre félicité.

Mademoiselle de Montpensier n'éprouvoit pas de semblables agitations, elle donnoit le bonheur et n'avoit point à le recevoir. D'ailleurs sa confiance dans la bonté, dans l'équité du Roi, la

rassuroit contre la cruauté d'être forcée à un mariage auquel elle étoit bien résolue de ne jamais consentir. Cependant elle se garda de détruire d'abord toutes les espérances du Prince, la circonstance lui parut favorable pour éprouver les sentimens de Monsieur de Lauzun, mais bientôt fatiguée de cette contrainte, et persuadée qu'il n'avoit rien de caché pour sa sœur, madame de Nogent, la Princesse la prit un soir en particulier, et tête-à-tête avec elle dans un cabinet reculé, elle lui dit : Il faut que je vous apprenne un secret que mon cœur ne sauroit renfermer plus long temps : Je suis décidée de me marier. Je vais, ajouta-t-elle en souriant, écrire trois noms sur cette carte, et vous choisirez ensuite pour moi. Madame de Nogent prit la carte, et lut : *Monsieur.* — *Le duc de Longueville.* — *Le comte de Lauzun.* — A ce der-

nier nom elle tomba aux pieds de la Princesse, en s'écriant : Je n'ai point d'autre réponse à faire à votre Altesse Royale(1). Mademoiselle de Montpensier l'embrassa avec une tendre affection, elle crut enfin s'être assez expliquée pour espérer un aveu à son tour.

Madame de Nogent, dans les transports de sa joie, attendit le même soir son frère chez lui pour lui faire part de ce qui s'étoit passé entre elle et la Princesse ; Monsieur de Lauzun, qui lui connoissoit d'excellentes qualités, beaucoup d'amitié pour lui, mais nulle discrétion, fut très-fâché de cette confidence. Il s'efforça de lui faire sentir l'importance d'un tel secret ; elle promit le silence, et tint parole.

Délivré de toutes ses inquiétudes, Monsieur de Lauzun ne délibéra plus,

(1) Historique.

il s'abandonna à sa brillante destinée, et prit la résolution de provoquer un éclaircissement vivement désiré de part et d'autre.

Mademoiselle de Montpensier avoit le jeu en aversion, mais elle manquoit rarement de se présenter à celui de la Reine, où elle savoit rencontrer Monsieur de Lauzun qui y suivoit toujours le Roi. Là, se tenant près de la cheminée, ou assise dans l'embrâsure d'une fénêtre, elle causoit avec ceux qui, comme elle, n'aimoient pas le jeu, hors avec Monsieur de Lauzun qui se retiroit presque aussitôt après l'avoir saluée, mais ce jour-là s'approcha d'elle avec un empressement qu'il eut soin cependant de ne pas rendre trop sensible; bientôt les personnes qui l'entouroient remarquant le plaisir qu'elle prenoit à lui parler, s'éloignèrent toutes peu-à-peu. Les voici donc dans une

situation pour pouvoir se dire ce qu'on peut si bien s'exprimer à demi-mots. Ils surent habilement profiter de cette heureuse occasion; l'objet de la conversation changea subitement, elle devint intime, et tomba bientôt sur l'unique objet qui les occupoit mutuellement. Mademoiselle de Montpensier parla de son projet de se marier; Monsieur de Lauzun y applaudit, et prononça, avec embarras, le nom de Monsieur, et de quelques Princes souverains. Sans lui répondre, elle tira ses tablettes, et y écrivit ces vers de Corneille:

Mais que me sert le choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur (1).

Ensuite elle ajouta, avec beaucoup de trouble: Il y a long-temps que j'ai

(1) Don Sanche d'Aragon, acte 1, scène 3.

fixé mon choix, ce n'est sur aucun de ceux que vous venez de nommer; je desire que vous le deviniez, j'y trouverois plus de délicatesse que dans le dessein de me forcer à le déclarer moi-même. — Je suis destiné au malheur de ne point comprendre votre Altesse royale; mais j'ose la supplier de vouloir me permettre d'aller demain chez elle, pour apprendre ce que je brûle de savoir: le respect me défend de lui témoigner un autre sentiment que celui de la curiosité...... il n'osa poursuivre; et voyant quelqu'un s'avancer vers la Princesse, il se retira avec précipitation.

En rentrant au Luxembourg, mademoiselle de Montpensier donna, dès le soir même, l'ordre d'introduire, le lendemain, Monsieur de Lauzun dans son cabinet. Elle attendit ce moment

dont allait dépendre le bonheur de toute sa vie, dans un état de trouble, de crainte et de joie qu'il seroit difficile de concevoir, si l'on ne savoit point que l'heureuse puissance de faire la fortune de ce que l'on aime n'est pas inséparable du doute cruel de n'être point aimé ; il semble même qu'il y soit attaché pour la consolation de ceux qui n'ont qu'une chaumière à faire partager. C'étoit une épreuve que mademoiselle de Montpensier ne pouvoit faire subir à son amant. Elle s'enferme pour se préparer à cette entrevue, et pour méditer ce qu'elle doit lui dire ; précaution inutile : l'inspiration causée par la présence de l'objet aimé, est bien supérieure à tout ce que nous dicte la réflexion.

Ce moment tant souhaité est enfin arrivé : mademoiselle de Montpensier est assise vis-à-vis de Monsieur de

Lauzun, tous les deux également émus demeurent quelque temps en silence. Voyant combien cette situation devoit augmenter l'embarras de la Princesse, Monsieur de Lauzun prend la parole, en disant d'un ton mal assuré : De tous les malheurs, le plus grand pour moi seroit celui de déplaire à votre Altesse.. Si j'ai bien compris ce qu'elle m'a dit hier, elle m'ordonne de pénétrer le secret de son cœur.... Que dois-je croire, ajouta-t-il, d'une voix entrecoupée ? jugez vous-même de toutes mes perplexités, et daignez m'apprendre si je suis le plus heureux ou le plus téméraire des hommes. Oui, connoissez toute l'étendue de mon orgueil, et punissez-moi d'avoir osé me livrer à la plus audacieuse espérance ! Mais ne croyez jamais que dans ma folle vanité, la pensée d'aspirer à votre main, sans pouvoir vous offrir

le partage d'un trône .... N'achevez point, dit avec vivacité mademoiselle de Montpensier ; si votre modestie, votre délicatesse vous empêchent d'y prétendre, vous n'en êtes que plus digne encore : *l'homme le plus parfait, et le plus aimable, est à mes yeux le plus grand* (1). Au reste, il n'est plus temps de vous déguiser mes véritables sentimens ; je ne consentirai jamais à former un nœud indissoluble avec un autre, quand mon cœur sent qu'il ne peut aimer que vous.

Monsieur de Lauzun se jeta à ses genoux ; pénétré de la plus vive reconnoissance, il s'écria avec transport : Oui, je suis digne de mon bonheur, car je sais l'apprécier.—Cet

(1) Ses propres paroles en parlant à Monsieur de Lauzun.

instant fut délicieux pour tous les deux . . . . . . Cependant, après quelques momens, Monsieur de Lauzun reprit: Non, je ne puis consentir que votre gloire souffre aucune atteinte, et elle seroit obscurcie si vous épousiez le sujet de votre parent . . . . Oubliez-vous que ce parent est mon maître aussi bien que le vôtre, et que je ne fais point un choix indigne de son sang: non, vous ne saurez jamais m'appartenir de trop près; mais de grace, ajouta-t-elle en souriant, que cette discussion soit la dernière; cessons d'examiner de quel côté est l'avantage de cette union! Vous devez penser que j'ai beaucoup et long-temps réfléchi au parti que j'ai pris, et qu'en insistant à le blamer, vous semblez supposer la possibilité que je puisse faire une action indigne de mon rang.

—Monsieur de Lauzun fut convaincu par la justesse de ce raisonnement, et renfermant en lui-même ses scrupules délicates, il la laissa entièrement maîtresse de sa destinée, ne s'appliqua qu'à exprimer une tendresse qui n'étoit point feinte, et qu'une juste reconnoissance, joint aux graces et aux agrémens de mademoiselle de Montpensier, devoit lui inspirer.

Après ces premiers épanchemens donnés à l'amour et à la reconnaissance, il fallut songer à applanir les difficultés que présentoit l'exécution d'un pareil projet; l'essentiel étoit d'obtenir le consentement du Roi: la Princesse fut d'avis de lui écrire à l'instant même; Monsieur de Lauzun l'approuva, et l'ordre fut donné de renvoyer tout le monde. Voici la

lettre que mademoiselle de Montpensier écrivit :

" Votre Majesté sera surprise peut-" être de la permission que je vais lui " demander, d'approuver que je me " marie. Ma fortune est au-dessus " de celle de toutes les Princesses " étrangères, par l'honneur que j'ai " d'être votre parente, et de vivre " près de votre Majesté ; la résolution " que je viens de prendre ne m'en éloi-" gnera point. C'est Monsieur de Lau-" zun, Sire, que j'ai le projet d'épou-" ser ; son mérite et l'attachement " qu'il porte à votre personne, sont " les motifs qui ont le plus contribué " à mon choix.

" Je ne vous fais cette demande, " Sire, qu'après m'être bien convaincue " que la félicité de ma vie en dé-" pend. L'honneur qu'a Monsieur de

" Lauzun d'être capitaine des gardes
" de votre Majesté, ne le rend point
" indigne de moi; toutes les charges
" de votre maison honorent les plus
" grands Princes. C'est un bonheur
" d'occuper une place auprès de votre
" Majesté, et je désire que Monsieur
" de Lauzun conserve la sienne, etc." (1).

En lisant cette lettre, Monsieur de Lauzun s'écria; que j'étois donc loin de prévoir un destin aussi heureux! La joie donnoit à mademoiselle de Montpensier un enjouement dans l'esprit qui la rendoit charmante, son amant étoit ravi, elle s'en apperçut et en devint plus aimable encore: pour lors plus de doute, plus de ces craintes humiliantes de n'être pas assez aimée. Il faut, lui disoit-elle en riant, que je vous fasse une querelle sur votre dissimula-

(1) Historique.

tion.—Comment cela? répondit Monsieur de Lauzun, devenu très-attentif.—Oui, continua la Princesse, vous ne me dites point que mesdemoiselles d'Aumale, jeunes, belles et riches, se disputent votre conquête, et que ne pouvant vous épouser toutes les deux, elles sont convenues de vous tirer au sort, avec la consolation pour la perdante de doubler votre fortune en allant dans un couvent faire ses vœux (1). Et la maréchale de Créqui qui veut vous marier à mademoiselle de Retz, la plus riche héritière du royaume. Vous voyez que je suis informée de tous vos secrets.—J'ignore ce qu'on a pu vous dire, répondit Monsieur de Lauzun, j'oublie tout en vous voyant, et ne puis m'occuper que de mon bonheur.

On convint, avant de se séparer, que

(1) Historique.

mademoiselle de Montpensier donneroit le soir même la lettre pour le Roi, à Bontemps. Elle conseilla aussi à Monsieur de Lauzun de mettre dans sa confidence quelques-uns de ses amis les plus puissans en crédit, et principalement madame de Montespan, pour s'appuyer d'un parti en cas qu'ils trouvassent de l'opposition du côté de ses ennemis.

Le Roi lut la lettre de sa cousine avec plus d'etonnement que d'improbation ; sévèrement attaché aux bienséances, il crut qu'il étoit de son devoir d'exhorter la Princesse à ne point agir légèrement dans une affaire aussi importante, mais après lui en avoir représenté toutes les conséquences, il finit par l'assurer qu'il ne prétendoit point la contraindre dans ses inclinations, et que dans toutes les occasions il lui donneroit les témoignages de la plus tendre affection.

Cette réponse parut à mademoiselle de Montpensier et à Monsieur de Lauzun la confirmation de leur bonheur. Cependant, pour éviter tout reproche de précipitation, ils convinrent de laisser passer quelques jours, non pour réfléchir sur un parti irrévocablement pris, mais pour montrer leur soumission aux conseils du Roi. Cette attente ne troubla point leur joie ; dans ce cas la patience n'est pas pénible, elle n'est que l'art de savoir espérer.

Au bout d'un mois, mademoiselle de Montpensier se proposa d'aller aux Tuileries pour parler au Roi au sortir de son jeu, et lui déclarer sa persévérance dans son projet d'épouser Monsieur de Lauzun. Au moment de monter en carrosse, le maréchal de Luxembourg vint lui faire une visite. Après quelques propos très-gais, le maréchal lui dit, en regardant un fort joli pied

paré de superbes boucles en pierre : *En vérité on pourroit dire, sans offenser Votre Altesse, que voilà une demoiselle bien chaussée, et propre à faire la fortune d'un cadet de bonne maison*. Ne riez point, lui répondit-elle, et ne soyez pas étonné si un de ces jours vous m'en voyez élever un (1).—Bien loin de là, s'écria le Maréchal, j'en serois charmé ; comme premier Baron de la noblesse française, je désire vivement tout ce qui peut l'honorer.

Il étoit une heure du matin quand mademoiselle de Montpensier demanda au Roi la permission de l'entretenir un moment avant son coucher. Dès qu'elle se vit seule avec lui, elle lui répéta la même prière que contenoit sa lettre, en lui protestant que toutes ses réflexions n'avoient servi qu'à la confirmer

(1) Historique.

dans une résolution devenue inébranlable.—Vous avez blâmé avec tant d'aigreur le mariage de votre sœur madame de Guise, lui dit le Roi, que je dois être surpris de celui que vous projetez, non qu'il y ait une différence entre un prince étranger et un grand seigneur de mon royaume tel que Monsieur de Lauzun, qui l'est déjà par sa naissance, et qui le deviendra encore davantage par ce que vous ferez pour lui, mais tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne voudrois pour rien dans le monde contribuer à sa fortune en blessant vos intérêts, ni lui nuire par l'opposition que j'apporterois à vos desseins, je vous prie seulement de n'agir qu'avec toute la prudence que l'on a toujours reconnue en vous.—Son extrême bonté lui fit ajouter : Il me reste encore un avis à vous donner, c'est de tenir votre projet secret jusqu'au moment où vous voudrez

l'exécuter; plusieurs personnes s'en doutent, les ministres ont cru devoir m'en parler, et Monsieur de Lauzun a des ennemis.....Sire, interrompit mademoiselle de Montpensier, un peu effrayée, si votre Majesté est pour nous, qui pourroit nous nuire?—Croyez que j'ai des raisons de vous parler ainsi, et prenez vos mesures en conséquence. Le Roi se leva, l'embrassa avec une tendre affection, et se retira.

Si la Princesse eût réfléchi à l'importance de cet avis, elle se seroit hâtée de terminer un mariage que la permission du Roi, et le sanction de l'église mettoient hors de toute atteinte. Les autres formalités eussent été remplies ensuite à loisir et sans obstacle. Mais comment supposer qu'un Prince aussi religieux à ne point manquer à sa parole, voulût retirer celle donnée à sa parente et à son favori?

Le lendemain, la Princesse déclara publiquement, à toute sa maison, sa prochaine union avec le comte de Lauzun. Elle provoqua une démarche plus solennelle encore ; les ducs de Créquy, de Montauzier, le maréchal d'Albret et le marquis de Geustry, se rendent aux Tuileries de la part de mademoiselle de Montpensier ; ils sont introduits à l'instant ; le Roi les conduit lui-même à la chambre du conseil, et il fait avertir son frère de s'y rendre. Alors le duc de Montauzier prend la parole, et supplie le Roi de donner son consentement au mariage de la Princesse avec le comte de Lauzun. Le Roi répondit, en présence de tous ses Ministres, qu'ayant permis celui de mademoiselle d'Alençon avec M. de Guise, il n'avoit aucune raison de s'opposer au mariage de Monsieur de Lauzun. — Monsieur s'emporta, et

voulut prouver la différence de la qualité.—Je n'en vois aucune, répliqua le Roi, si vous en trouvez par l'amitié que vous avez pour les étrangers, je ne dois point penser de même; et je suis obligé de soutenir les Grands de mon Royaume.—Votre Majesté soutient ce qu'elle a fait, reprit Monsieur assez brusquement. Le Roi, sans répondre directement à son frère, s'étendit avec complaisance sur l'éloge de la Noblesse, et congédia ensuite ces Messieurs, qui vinrent au Luxembourg rapporter ces heureuses nouvelles. Aussitôt mademoiselle de Montpensier envoie chercher Boucherat, son notaire, pour lui faire dresser l'acte de donation de *tous* ses biens à Monsieur de Lauzun afin qu'il pût prendre les noms, les titres et les ornemens nécessaires pour être nommé au contrat de mariage qui devoit être

fait le lendemain (1). Le notaire se fit répéter jusqu'à trois fois l'ordre d'une donation totale, et finit par adresser des répresentations à mademoiselle de Montpensier; avec les formes les plus respectueuses, il osa lui faire observer qu'elle ne se réservoit pas même la faculté de disposer du moindre don pour une fondation. ...., Soyez tranquille, M. Boucherat, interrompit la Princesse en souriant; si je suis libérale envers les infortunés, Monsieur de Lauzun est prodigue. D'ailleurs, je ne serai jamais mieux maîtresse de ma fortune, que lorsque je lui aurai tout donné. Dressez l'acte d'après mes ordres (2).

On comprend que la nouvelle de ce

(1) Historique; on sait qu'ils montoient à vingt-quatre millions.

(2) Historique.

mariage circula promptement dans tout Paris. Jamais étonnement ne fut plus grand, jamais émotion ne fut plus générale. Monsieur de Lauzun, l'objet de toutes les curiosités, de tous les propos, avoit dans cet événement extraordinaire une contenance parfaite : une joie calme, une modestie noble, enfin une dignité sans nulle fierté répandue sur toute sa personne, le faisoit admirer de tout le monde.

Pendant que le notaire achevoit ses fonctions, dans un cabinet attenant à la chambre de la Princesse, son salon se remplissoit d'une foule immense. Les contrats signés, les deux battans de la porte s'ouvrent, la Princesse paroît, et dit : Voici Monsieur de Montpensier que je vous présente ; je vous prie de ne plus l'appeler que de ce nom (1).

(1) Historique.

Le maréchal de Bellefonds interrompit le premier le silence solennel qui suivit ces mots. Il s'avança vers la Princesse, mit un genou en terre, et la remercia de l'honneur qu'elle faisoit à la Noblesse du royaume. M. de Charost, capitaine des gardes-du-corps, prit la parole ensuite, et s'écria : Que sa charge étoit maintenant sans prix ; quel seroit l'homme assez riche pour payer l'honneur d'être le camarade du mari de Mademoiselle (1) ? Ce ton de gaîté fut imité par la duchesse de Saint-Aignan, qui porta des plaintes à la Princesse contre Monsieur de Montpensier ; elle conta qu'étant au spectacle peu de jours auparavant avec lui, elle lui montra mademoiselle de Ligny dans une loge vis-à-vis, lui fit remarquer combien elle étoit jolie, et que

(1) Historique.

quinze cent mille livres de dot la rendoient un assez bon parti. Sur cela, je prie Monsieur de me dire si la chose lui paroît attrayante : je me charge d'applanir toutes les difficultés ; et il me répond d'un ton hypocrite : *Qui voudroit de moi !* Je demande à votre Altesse s'il est permis d'être d'aussi mauvaise foi ? Il falloit, répliqua Monsieur de Montpensier en souriant, pour être vrai, paroître humble ou extravagant dans mes prétentions, et il baisa la main de la Princesse.

C'est dans ces sortes d'occasions que les Courtisans montrent tout leur art, et qu'ils savent se surpasser en variant les témoignages de l'intérêt qu'ils prennent à un événement important pour ceux auxquels il leur est utile de plaire. La flatterie se montre sous mille formes diverses : chez les uns, par des paroles ou des actions exagérées ; chez d'autres,

plus habiles peut-être, par le silence et l'attitude de l'admiration ; hommage délicat, souvent mieux accueilli que les paroles flatteuses.

L'étiquette exigeoit que l'on fît le lendemain, au nouveau duc de Montpensier, les visites d'usage ; mais il vouloit se soustraire à cet honneur, et se rendit au palais du Luxembourg à l'heure où l'on vint faire compliment à mademoiselle de Montpensier ; confondu dans la foule, il demeura plus d'un quart-d'heure avant d'être aperçu par la Princesse ; on l'en avertit enfin, et elle lui fit de tendres reproches sur cet excès de respect et de modestie.

Le jour du mariage étoit fixé au surlendemain. D'interminables discussions sur l'étiquette avoient fait renoncer la Princesse au dessein de le faire célébrer au Louvre dans la chapelle

de la Reine, et elle avoit accepté la maison de campagne du duc de Créquy, près Charenton, pour y recevoir la bénédiction nuptiale des mains du coadjuteur de Rheims: son intention étoit de retourner aussitôt après à Paris.

Le veille de ce jour, elle se plut à donner elle-même ses soins pour faire orner l'appartement de Monsieur de Montpensier. Elle ne songeoit qu'à l'événement le plus heureux de sa vie; elle ne prévoyoit point celui qui alloit engloutir toutes ses espérances.

Le consentement solennel donné par le Roi au mariage de Monsieur de Lauzun, intimida d'abord ses ennemis, frappées de stupeur d'une chose aussi inouïe: aucun ne crut possible d'atteindre celui que la fortune sembloit vouloir mettre hors de leur portée. Dans ces premiers momens, sans pen-

ser à lui nuire, plusieurs s'occupoient peut-être des moyens de gagner son affection. Mais l'intervalle de huit jours donné trop imprudemment à de vains préparatifs, réveilla la méchanceté. Le zèle actif de l'envie et de la jalousie intriguèrent pour former une ligue; on entoura la Reine, Monsieur, le grand Condé : ces noms augustes rassurent les esprits, et ils se calment à l'approche de la vengeance.

Cependant, les amis de Monsieur de Lauzun veillent de leur côté ; des avis multipliés sont donnés à la Princesse de précipiter son mariage; madame Colbert se hasarde jusqu'à lui conseiller de ne laisser sortir Monsieur de Montpensier que bien accompagné ; madame de Sévigné, à genoux dans la ruelle de son lit, lui observe *qu'elle donne le temps à tout le royaume de parler, que c'est tenter Dieu et le Roi de vouloir*

conduire si loin une affaire aussi extra-ordinaire (1). Une fatalité invincible la rend sourde à la voix de l'amitié, à celle de la prudence, tous ces discours glissent sur son esprit ; ce n'est point dans l'enivrement du succès que l'on écoute une triste prévoyance.

L'insouciance de mademoiselle de Montpensier donna enfin le temps à l'habile et astucieux Louvois de faire jouer tous ses ressorts. Ce ministre gagne le notaire par des raisons fondées sur les intérêts de la Princesse, il ne lui demande que vingt-quatre heures pour retarder la confection du contrat ; alors le Ministre est sûr de faire tomber la foudre sur la tête de son ennemi.

Toute la famille royale, quelques grands, et ceux des ministres gagnés

---

(1) Historique.

par Louvois, se jettent aux pieds du Roi, et lui représentent le tort que cette mésalliance fera à sa réputation, à sa gloire, non-seulement en France, mais encore dans les pays étrangers ; que chacun croira que pour élever son favori il n'a point hésité à sacrifier sa plus proche parente. Monsieur, qu'une jalousie personnelle animoit, disoit à son frère que, pour honorer Monsieur de Lauzun, il avoit permis que la cérémonie se fît au Louvre, et il s'écria avec un ton d'emphase : faire cet affront au sang de Henri IV ! ! Le piège étoit adroit et mesuré sur un trait distinctif du caractère du Roi. Jamais Prince ne s'est laissé guider aussi sévèrement par l'opinion, aucun n'y a si scrupuleusement déféré que Louis XIV ; la voix publique étoit pour lui une voix sacrée ; il ne sut point résister à la crainte

du blâme, il se laissa arracher la promesse de ne point laisser achever ce mariage, et le triomphe momentané du nouveau duc de Montpensier s'évanouit pour jamais.

Que fait l'infortunée Princesse, tandis que les ennemis de son amant se rejouissent déjà de sa chute? Renfermée dans son cabinet, elle rêve à toutes les dignités auxquelles son amour l'a élevé. Plus d'obstacles, dans peu d'heures arrivera le moment suprême où il prononcera publiquement le serment d'être tout à elle.... Mais un bruit étrange interrompt ces douces et satisfaisantes méditations; c'est l'arrivée d'un valet-de-chambre du Roi, qui apporte à mademoiselle de Montpensier l'ordre de se rendre à l'instant aux Tuileries. Surprise, elle demande si le Roi est à son jeu, et apprend qu'il est enfermé depuis deux heures avec le prince de

Condé. Ses pensées deviennent confuses, mais elle n'éprouve encore que ce mal-être vague appelé présentiment: En montant en carrosse, elle voit arriver madame de Nogent, elle la prie de l'accompagner, et d'attendre dans la voiture son retour du château. Arrivée en présence du Roi, ce Prince lui fait signe de s'asseoir; tous ses traits exprimoient l'embarras et la tristesse. La Princesse attendoit dans une espèce de trouble qu'il voulût rompre le silence. —Je suis au désespoir de ce que j'ai à vous annoncer, lui dit enfin le Roi; mais il n'est que trop vrai que l'on me reproche de vous sacrifier à l'amitié que j'ai pour Monsieur de Lauzun; cette accusation nuiroit à ma réputation, et il n'est pas possible que je consente que votre mariage s'achève. Le Roi s'arrêta ici pour attendre une réponse, mais voyant que l'effroi et le saisissement la

rendoient muette, il continua : J'avoue que vous êtes en droit de vous plaindre de moi, et je dois souffrir que vous me supposiez des torts. — Ah ! Sire, que me dites-vous, s'écria enfin mademoiselle de Montpensier... Non, je ne croirai jamais à une telle cruauté de votre part ! Je suis sans doute incapable de manquer au respect et à la soumission que je vous dois, et j'ai encore plus de certitude que Monsieur de Lauzun ne désobéiroit point à vos ordres, au prix même de sa vie ; mais, Sire, je vous demande la mort, ou de ne point me séparer de lui. Hélas ! il ne sera donc malheureux que parce que Votre Majesté l'a aimé ! Si elle veut s'asservir à cette gêne, les grands de son royaume seroient plus heureux qu'elle, ils sont libres de rendre service à ceux qui leur sont attachés. Vous savez, Sire, qu'aucune considération qui vous est per-

sonnelle n'a influé sur ma résolution, voudriez-vous, sur des propos inventés ou présumés, abandonner l'homme qui vous est tout dévoué? Ah! les mêmes ennemis qui se sont opposés à son élévation ont plus d'intérêt encore à en vouloir à sa vie. —Pourriez-vous concevoir une telle crainte? je vous réponds de lui. —Vous m'en répondez! quand après m'avoir permis de l'épouser vous avez retiré votre parole? Vous vous êtes laissé surprendre, vous ne pouvez plus me rassurer. — Eh! pourquoi avez-vous mis tant de lenteur dans une chose aussi importante? —Hélas, Sire, je croyois que ni le temps ni les événemens ne pourroient vous faire rétracter votre parole que vous n'avez encore jamais violée. —Mademoiselle de Montpensier, livrée à la plus violente douleur, se jette aux genoux du Roi, et fondit en larmes, en lui criant de la

laisser mourir à ses pieds s'il vouloit persévérer dans une aussi funeste résolution ; dans cet instant, la Princesse entendit du bruit dans un cabinet attenant : elle vit qu'elle étoit écoutée, et devinant par qui, elle s'écria fort haut, et avec beaucoup de vivacité, à qui me sacrifiez vous, Sire, à Monsieur le Prince! J'ai eu pitié de sa vie, et il m'arrache la mienne (1)! Les sanglots l'étouffèrent à ces mots ; le Roi ne pouvant parvenir à la faire relever, et fortement attendri lui-même, se mit à genoux vis-à-vis d'elle, et mêla ses larmes aux siennes(2) Mademoiselle de Montpensier le voyant aussi touché se relève pour faire rasseoir le Roi, et lui dit avec une expression profonde, vous avez pitié de ma

(1) Le Grand-Condé : le jour du combat de la porte Saint-Antoine.

(2) Historique.

douleur, vous êtes le maître de la faire cesser, et vous me sacrifiez à de vaines considérations !—Ah ! ma cousine, pardonnez-moi, les Rois ne sont point les maîtres de leurs actions, ils en doivent compte au public, qui les juge toujours sévèrement. Au reste, je ne vous défends point de voir Monsieur de Lauzun, consultez-le dans tout ce qui vous touche, vous ne sauriez accorder votre confiance à *un plus honnête homme* (1), à un homme qui me soit plus cher. Ce n'est que le titre publiquement autorisé de vous appartenir par les liens du mariage, que je ne puis lui permettrè.— Ces dernières paroles furent un trait de lumière pour l'amour au désespoir; la Princesse vit la possibilité d'une union secrète, qu'avec le temps elle pourroit, à l'aide de circonstances favora-

(1) Historique. Propres paroles du Roi.

bles, rendre publique. Elle eut peine à cacher au Roi sa nouvelle émotion, et elle lui répondit en baissant les yeux : Eh bien ! Sire, puisque Votre Majesté, ne me défend point de regarder Monsieur de Lauzun comme mon premier ami, je suis moins malheureuse.

En retrouvant madame de Nogent, elle serra sa main, et lui dit d'une voix étouffée : tout est perdu, ou plutôt rien ne l'est encore. Celle-ci attendit avec inquiétude l'explication de ces paroles ; mais la Princesse tomba dans une profond rêverie, et son silence dura jusqu'à son retour au Luxembourg. En arrivant, elle apprit que *Monsieur de Montpensier* s'étoit présenté ; à ce nom elle eut peine à retenir un cri de douleur. On lui remit un billet de sa part : C'étoit deux mots pour la prévénir sur l'heure où il désiroit lui parler en secret. Monsieur de Lauzun avoit été

confusément averti de la démarche de la famille royale, il vouloit en prévénir mademoiselle de Montpensier, quand il apprit qu'elle avoit été mandée aux Tuileries ; ses soupçons se tournèrent alors en certitude, et ses esprits en furent un moment abattus. Le matin même, il s'étudioit à soutenir sans orgueil ses nouvelles dignités, et déjà il falloit exercer la science bien autrement difficile de savoir les quitter sans bassesse. Cependant, il voulût parler au Roi, pour s'éclaircir entièrement, et il s'applaudit de n'avoir rien à changer à son maintien dans ce terrible revers. Il aborda le Roi avec un air grave et une douleur mêlée d'un profond respect. Ce Prince, forcé de l'affliger, l'aimoit trop pour ne point adoucir par mille bontés le coup qu'il alloit lui porter, il usa même de termes moins équivoques encore que ceux dont il s'étoit

servi avec mademoiselle de Montpensier pour lui faire sentir jusqu'où il pouvoit aller sans lui déplaire.—On vous attend au Luxembourg, lui dit le Roi, ma cousine seule peut vous consoler, mais observez bien que l'amour le plus légitime doit ici demeurer couvert du voile le plus épais. A ces mots le Roi le quitta, et Monsieur de Lauzun qui n'avoit pas eu l'idée qu'un mariage secret pourroit encore lui être permis, reprit une partie de ses espérances. Il entra chez mademoiselle de Montpensier avec un air empressé et tendre; la Princesse en le voyant lui dit avec un sourire douloureux: C'est actuellement que nos ennemis m'ont mis dans le cas de savoir si vous ne m'aimez que pour moi-même; ils m'ont ôté la puissance de vous combler de titres et d'honneurs, il ne me reste que mon cœur et ma fortune à vous offrir. J'ai fait un long

apprentissage de cacher ma tendresse pour vous, il m'en coûtera moins qu'à une autre de dérober mon bonheur au public : mais rassurez-moi, une union secrète peut-elle faire le vôtre ? Monsieur de Lauzun dissipa bien vîte et avec ardeur ce doute, il osa même en presser le moment. Ne laissez plus, lui disoit-il, à mes envieux le temps de faire de nouveaux efforts pour m'éloigner entièrement de vous ; que ce jour où j'espérois le plus grand honneur soit encore celui de ma félicité ; ne changeons que le lieu de la cérémonie ; le mystère nous est commandé, il seroit imprudent de nous rendre dans un endroit où des préparatifs faits avec éclat nous trahiroient. La chapelle de votre palais est l'endroit le plus convenable, le Coadjuteur a les pouvoirs, il vous est dévoué, quelques-uns de mes amis seront avertis par moi. Ordonnez

que les portes du Luxembourg soient fermées toute la journée de demain; daignez ne plus remettre mon bonheur, et réparez par cette aimable condescendance l'horrible crainte que j'ai eue de vous perdre.--La Princesse écoutoit avec transport des paroles si chères, son empressement la ravissoit, elle ne pouvoit plus s'affliger sur des obstacles qui avoient redoublé l'ardeur de son amant, et elle consentit à tout.

Madame de Nogent resta au Luxembourg, on lui dressa un lit dans un cabinet à côté de la chambre de mademoiselle de Montpensier, qui passa une partie de la nuit à se faire conter les premières années de son amant, pour l'aimer dans tous les temps de sa vie. A peine le jour parut, que la Princesse se leva. Madame de Nogent voulant s'occuper d'une parure analogue à la circonstance, non, lui dit-

elle, puisque je n'ose le déclarer mon mari, rien ne doit lui rappeler qu'il épouse une Bourbon, et le vêtement le plus simple est le seul convenable. Elle jetoit, pour la centième fois, les yeux sur sa pendule; il n'y avoit plus qu'une heure à passer. En ce moment, les portes s'ouvrent, et Monsieur de Lauzun est devant elle; il avoit voulu devancer les témoins, et prendre lui-même toutes les mesures pour assurer le mystère.

L'instant suprême de leur bonheur est enfin arrivé; Monsieur de Lauzun, avant de passer dans la chapelle, mit un genou en terre, et prenant la main de mademoiselle de Montpensier, il s'écria: Voici comme je devrois recevoir cette main, pour reconnoître ce que vous allez faire pour moi.

Après son mariage, mademoiselle de Montpensier ne voulut voir que les

amis et les parens de Monsieur de Lauzun; elle évita, autant que cela lui fut possible, les personnes de sa famille qui l'avoit desservie dans la plus importante occasion de sa vie.

Cependant, il fallut retourner à la Cour; elle ne put se défendre d'une sorte de saisissement en mettant les pieds dans ce château où elle avait eu sa dernière conversation avec le Roi. Tout ce qu'elle avoit éprouvé se représentoit vivement à son imagination; elle se sentoit humiliée et irritée de ses souffrances passées; mais lorsqu'elle aperçut Monsieur de Lauzun confondu dans la foule des Courtisans, ses yeux se remplirent de larmes, et elle fut prête à s'évanouir. Le Roi, qui l'observoit, avoit prévu son émotion, et par une attention délicate, il s'empressa de s'approcher d'elle, en disant; *Ma cousine a des vapeurs,*

cela va se passer dans l'instant (1). A ces mots, il l'entraîna dans une embrâsure de fenêtre. C'est moi qui cause ces pleurs, lui dit ce Prince, d'un air de bonté, croyez que je ne les blâme point; mais j'ai permis à Monsieur de Lauzun d'être votre ami, votre conseil; je le connois, il est incapable d'oublier jamais ce que vous vouliez faire pour lui; je vous avoue même que je croyois vous trouver un air plus calme. — Mais, Sire, persisterez-vous dans ces favorables dispositions? Je serois fâchée de vous faire un reproche; cependant, si votre Majesté se veut rappeler le passé, elle ne sauroit condamner ma crainte sur l'avenir.—Le Roi lui répéta tout ce qui étoit le plus propre à la tranquilliser, et la calma entièrement par les

(1) Historique.

choses aussi obligeantes que flatteuses qu'il lui dit sur Monsieur de Lauzun, car ce n'étoit que dans cette affection du Roi que reposoit toutes ses espérances pour obtenir la révocation d'une défense qui obscurcissoit encore son bonheur.

Monsieur de Lauzun refusoit de partager ces douces illusions : pour la première fois, il montra à la Princesse combien il avoit été sensible à l'abandon du Roï, qu'il traita en secret d'ingratitude ; et lorsque peu de jours après, ce Prince lui annonça qu'il le nommoit maréchal de France, il refusa avec respect, mais avec non moins de fermeté cette dignité, en disant : *Je ne l'ai point encore méritée* (1). Il sentoit tout le prix de cette grace ; mais il étoit indigné de l'idée qu'elle pût lui

(1) Historique.

être offerte comme une sorte de compensation, et il s'en expliqua d'un ton chagrin et mécontent avec madame de Montespan ; il avoit conservé le droit de lui parler avec confiance : la manière dont elle chercha à le consoler, lui fit imaginer qu'elle seule auroit la puissance de faire revenir le Roi de sa résolution ; ses idées prennent à l'instant une nouvelle tournure, l'espérance lui rend toutes les graces et toute l'amabilité de son esprit ; il la sollicita vivement de s'employer pour lui, et de prouver à toute la France qu'elle savoit lutter avec avantage contre les intrigues des personnes les plus puissantes de la Cour. Madame de Montespan étoit effectivement, à cette époque, dans la plus haute faveur ; son crédit, quoique nul dans les affaires d'Etat, devenoit immense quand il s'agissoit de graces et de récompenses ;

elle connoissoit fort bien son pouvoir sur le Roi ; mais elle étoit bien éloignée de vouloir en faire usage en faveur d'un homme qu'elle ne se souvenoit plus alors d'avoir aimé, et dont elle cherchoit à se venger. Voici à quelle occasion.

La duchesse de Richelieu et la maréchale de Créqui, avoient désiré toutes deux la place de Dame d'honneur de la Reine. Monsieur de Lauzun y voulut porter madame de Créquy, ignorant que madame de Montespan la sollicitoit déjà pour la Duchesse. Offensée que son ancien ami osât avoir d'autres intérêts que les siens, elle le lui reprocha avec emportement. Il n'en persista pas moins à servir la Maréchale (1) : mais il apprit aussi, sans le moindre dépit, que madame de Riche-

(1) Historique.

lieu étoit nommée, et il fit, en riant, son compliment à madame de Montespan, s'excusant sur l'engagement qu'il avoit pris de servir madame de Créquy. Il avoit d'autant plus de raison de se flatter que cette affaire n'avoit laissé aucune impression fâcheuse dans l'esprit de madame de Montespan, que son humeur n'en paroissoit nullement altérée, elle avoit repris son ancien ton de familiarité et de confiance ; mais profondément dissimulée, personne ne connoissoit mieux qu'elle l'art de cacher, sous des dehors trompeurs, les vrais sentimens de son ame : elle convint avec lui des démarches qu'elle feroit pour disposer le Roi à permettre son élévation, et elle sourit en secret de tous les moyens qui étoient en sa disposition pour l'empêcher à jamais d'y parvenir.

Pendant quelques temps, Monsieur

de Lauzun attendit l'effet de ses promesses ; mais en l'observant attentivement, il conçut enfin des soupçons : cette situation entre la perfidie et la bonne foi lui parut insupportable, et il n'hésita point d'user du moyen le plus dangereux pour s'éclaircir.

Le Roi s'enfermoit souvent avec madame de Montespan, dans le cabinet le plus reculé de son appartement. Monsieur de Lauzun gagne une de ses femmes, et se fait cacher par elle dans un lieu assez voisin pour ne pas perdre un mot de tout ce qui se diroit. Le voici donc seul, entre le Roi et sa maîtresse, et le plus léger mouvement, sa respiration même peut le découvrir, alors quel eût été son sort ! Son étoile le sauva de ce danger ; mais il n'en sortit qu'avec la conviction de la plus affreuse trahison.

Madame de Montespan étoit ren-

trée dans son appartement pour faire sa toilette, avec l'intention de se rendre ensuite à la répétition d'un nouveau ballet. Monsieur de Lauzun l'attendit sur le passage, et lui présentant la main, il lui demanda si elle avoit eu l'occasion de parler au Roi en sa faveur. Elle composa sur-le-champ, et avec une facilité inconcevable, un récit dont la fausseté étoit peut-être moins révoltante encore que la hardiesse de le déclamer sans rougir, sans baisser les yeux, enfin sans témoigner le moindre embarras.

Monsieur de Lauzun se contint d'abord ; la colère le rendoit muet ; mais l'indignation qu'il conçut de cette lâche trahison, lui fit enfin oublier qu'il parloit à une femme aimée du Roi ; il ne vit que son audacieuse perfidie, et lui serrant avec force la main, il lui répéta mot pour mot sa conversation

avec le Roi, et n'écoutant plus que son indignation, il l'accabla d'outrages trop mérités sans doute, et bientôt trop punis (1).

Madame de Montespan étoit hors d'état de lui répliquer ; à peine conserve-t-elle assez de force pour arriver dans sa loge, où elle s'évanouit.

Quand la maîtresse et le favori d'un Roi se haïssent, l'œil vigilant d'un Ministre le découvre sans peine. Le vindicatif Louvois en fit aisément convenir madame de Montespan, en la faisant entrer dans un plan de vengeance qu'ils se hâtèrent d'exécuter.

Il est facile d'imaginer que la calomnie la plus atroce en faisoit la base, car la conscience des forfaits étoit pour Louvois, ce qu'est pour l'honnête homme celle de la vertu. On

(1) Tous ces détails sont historiques.

commença par réveiller adroitêment d'anciens torts, oubliés et pardonnés si généreusement : on parla de l'épée brisée, de la coupable ambition d'avoir voulu s'allier à la famille royale; des biens immenses acquis sur la maison de Bourbon. On représenta Monsieur de Lauzun comme un homme à craindre par son audace; on lui fit un crime de la magnificence qu'il avoit étalée au voyage de Flandres; on rendit suspect jusqu'aux services rendus aux officiers, et l'extrême affection que lui montroient les troupes dont il étoit adoré (1). On assura le Roi que Monsieur de Lauzun avoit conservé des liaisons avec la comtesse de Soissons, exilée depuis peu, et soupçonnée de grands crimes; enfin madame de Montespan se plaignit des outrages qu'il

(1) Historique.

avoit osé se permettre envers elle, et ce dernier attentat parut impardonnable à un Prince jaloux de faire respecter l'objet de son choix (1). Il donna l'ordre au maréchal de Rochefort, capitaine des gardes-du-corps, d'arrêter Monsieur de Lauzun. Mademoiselle de Montpensier en fut avertie aussitôt, avec la menace d'être exilée pour toute sa vie, si elle osoit hasarder la moindre démarche pour obtenir sa grace. On ne peut peindre la douleur de l'infortunée Princesse, qu'en avouant qu'on manque de termes pour l'exprimer. Le bouleversemente de toute la nature l'eût sans doute moins épouvantée que la nouvelle de ce malheur: elle se seroit,

(1) On sait que le Roi donna des gardes à madame de Montespan qui avoit été insultée par le peuple. (Siècle de Louis XIV.)

avec joie, éloignée d'une Cour désormais odieuse, si le foible espoir d'appaiser le Roi ne l'eût retenue.

Monsieur de Lauzun fut confié à d'Artignac, capitaine des mousquetaires, pour le conduire au château de Pignerol, avec défense de le laisser parler ou écrire à qui que ce fût. Un neveu de d'Artignac, officier aux gardes, et Maupertuis, enseigne, étoient dans le carrosse, et l'escorte d'une compagnie de mousquetaires donnoit un air effrayant à ce triste voyage.

Monsieur de Lauzun ne prononça pas un mot, il ne laissa échapper ni plaintes ni murmures, mais quel silence que celui d'une profonde douleur concentrée dans une ame au désespoir! Cependant, tous les égards qui peuvent adoucir le malheur lui furent prodigués, mais il est des situations qui rendent insensible aux bons comme aux mau-

vais traitemens. Tel fut l'état de Monsieur de Lauzun, et il dura pendant plusieurs jours. Tous les matins d'Artignac le prioit de régler lui-même l'heure du départ, et de nommer le lieu où il désiroit s'arrêter ; cette attention ne lui causa chaque fois qu'une impatience secrète, et l'ennui d'une courte réponse. On étoit à la fin de Novembre, l'abondance des neiges rendoit les chemins difficiles, et le troisième jour on arriva à un endroit tellement dangereux que le postillon avertit les voyageurs de le passer à pied, mais Monsieur de Lauzun dit d'un ton brusque : *Ces malheurs ne sont pas faits pour moi, avancez* (1).

En arrivant à Pignerol, M. de Saint-Mars, gouverneur du château, vint au-devant du prisonnier. En descendant

(1) Historique.

de voiture, Monsieur de Lauzun apperçoit dans un certain éloignement son fidèle Charles, un de ses valets-de-chambre ; il questionne d'Artignac, et apprend que cet homme est venu le supplier, au moment de son départ, de lui permettre de partager le sort de son maître, et qu'il a insisté dans ses prières, malgré qu'on lui eût annoncé qu'il ne pourroit, sous aucun prétexte, obtenir sa liberté; d'Artignac touché de ce dévouement y avoit consenti, avec d'autant plus de plaisir, qu'il pensoit que ce seroit une consolation pour Monsieur de Lauzun de recevoir les soins d'un homme qui lui paroissoit aussi attaché. Pendant cette explication, Charles s'étoit approché de Monsieur de Lauzun, qui voulut d'abord l'engager à le quitter; mais ce digne et fidèle serviteur lui répondit : Ah ! Monsieur, que fe-

rois-je de ma liberté quand vous avez perdu la vôtre? et tombant à ses pieds, il le conjura, dans les termes les plus touchans, d'accepter ses services. Monsieur de Lauzun, profondément attendri, le relève, l'embrasse, et les premières larmes coulent enfin de ses yeux ; il en est un peu soulagé, il peut alors remercier d'Artignac, et témoigner à Charles à quel point il est touché de cette marque d'affection. Tous les spectateurs sont émus de cette scène. Un trait de générosité et de bonté touche tous les cœurs, même ceux que l'habitude de voir souffrir endurcit contre la compassion.

M. de Saint-Mars, créature de Louvois, avoit fait préparer la chambre la plus obscure et la plus mal-saine pour servir de prison à l'infortuné Comte. Il entre avec un saisissement mortel dans cette triste demeure, un souvenir

vif et douloureux frappe son imagination, c'est dans un lieu à-peu-près semblable que, douze années auparavant, le Roi lui donna une marque si touchante de bonté, qu'il a payée par l'attachement le plus vrai, par un dévouement entier à ce Prince, et qui ajoute aujourd'hui à son supplice. Ceux qui ont pu à ce point altérer la justice et la bonté du Roi, n'auront-ils pas le pouvoir de le faire condamner à passer sa vie dans cette exécrable prison ? Il voit devant lui la tombe ouverte ; l'espérance, ce dernier refuge des malheureux, l'abandonne, et il trace en grands caractères sur la porte de sa prison ce vers si connu, que le Dante inscrit sur les portes de l'enfer :

Lasciate ogni speranza voi ch'intrate (1).

Je n'essayerai point de peindre la

---

(1) Sur le seuil, en entrant, déposez l'espérance.

situation de son ame ; qui peut sonder l'abîme de la douleur ! décrire les divers mouvemens qui s'élèvent dans le sein d'une illustre victime précipitée du faîte des grandeurs dans ce triste et odieux séjour ? Il semble ne plus exister que pour souffrir. Cependant, l'accablement où il tombe lui fait sentir le besoin de quelque repos ; il se jette sur une espèce de lit placé dans un coin de la chambre, et s'endort profondément ; mais ce sommeil épuisa ses forces au lieu de les réparer, les rêves les plus sinistres le tourmentèrent ; son réveil fut affreux, la vue de son cachot l'irrita encore, et bientôt le délire de la fièvre, suivi des symptômes les plus effrayans, le mirent au bord de la tombe (1). Il sentit son danger, et dut peut-être son

(1) Historique.

salut à la joie de se croire au terme de ses maux; les malheurs font désirer la mort, le remords seul la fait craindre.

Monsieur de Lauzun consola son ami, on me permettra de donner ce nom au valet d'un grand seigneur proscrit, lorsqu'il est le seul qui ne l'a point abandonné. M. de Saint-Mars avoit expédié un courrier pour prévenir du danger où se trouvoit Monsieur de Lauzun, et demander des instructions sur les adoucissemens qu'il pourroit lui accorder en cas de convalescence, l'impitoyable Louvois fut sourd au cri de l'humanité, et il renvoya le Gouverneur aux procédés que l'on a en général pour les prisonniers. La force extraordinaire du tempérament de Monsieur de Lauzun triompha de la maladie et de la dureté du Ministre, et dans le temps qu'on répandoit à Paris le bruit de sa mort, il étoit par-

venu, avec l'aide de son fidèle Charles, à se procurer une distraction dans sa solitude. Quand il faut échapper à l'ennui par l'exercice continuel de la pensée, l'isolement est une des conditions les plus affreuses à laquelle l'infortune puisse condamner un être sensible. Monsieur de Lauzun savoit que le malheureux Sur-intendant Fouquet languissoit depuis sept années dans la même citadelle, ils desiroient mutuellement de se voir, sur-tout Fouquet qui, privé de toute communication, brûloit d'apprendre ce qui s'étoit passé à la Cour depuis sa détention. La nécessité rend les prisonniers industrieux; bientôt, au moyen d'une ouverture artistement cachée, ils peuvent communiquer ensemble pendant plusieurs heures de la journée. Le Surintendant, en apprenant l'histoire de Monsieur de Lauzun, écoute avec surprise

que ce jeune homme, qu'il avoit vu arriver à la Cour comme le Cadet d'une illustre maison, mais sans fortune, avoit été Colonel général des Dragons, Capitaine des Gardes, Général d'armée, etc., etc. Mais quand il lui explique comment il a manqué la charge de Grand-Maître de l'Artillerie, la scène qui s'est passée à cette occasion; enfin, quand il entre dans les détails de son mariage avec mademoiselle de Montpensier, consenti par le Roi; la manière dont il a été rompu, tous les biens qu'elle lui avoit assurés, Fouquet passe de l'étonnement à la compassion, et plaint sincèrement le cruel effet que la prison a produit sur l'esprit de son compagnon d'infortune. Il demeura dans cette conviction jusqu'au moment où il lui fut permis de voir madame Fouquet. Il oublia sans doute en ce moment que personne n'offroit plus que lui-même un exemple

des vicissitudes de la fortune (1).

Cependant, mademoiselle de Montpensier gémissoit de cette longue captivité de Monsieur de Lauzun. Dès la première année elle avoit enfreint la défense de ne point solliciter sa grace, et depuis elle ne passoit pas un jour sans faire de nouvelles démarches en sa faveur ; elles furent long-temps infructueuses, mais heureusement pour Monsieur de Lauzun, la cupidité et l'avarice firent enfin ce que l'humanité et la justice avoient en vain réclamé.

Le duc du Maine (2) avoit atteint sa huitième année, on conçut le projet de lui faire un état aux dépens de la fortune de mademoiselle de Montpensier. Ce plan bien arrêté, madame de Montespan commença par insinuer

(1) Tous ces détails sont historiques.

(2) Fils aîné de madame de Montespan.

adroitement à la Princesse qu'elle étoit fort disposée à faire toutes les démarches possibles pour la liberté de Monsieur de Lauzun. Cette ouverture fut reçue avec des transports de joie. Naturellement franche, Mademoiselle de Montpensier ne soupçonne aucun piége; on lui donne chaque jour de nouvelles espérances; mais tout d'un coup madame de Montespan affecte un air triste et embarrassé; la Princesse la conjure avec vivacité de lui apprendre la cause de ce changement; long-temps madame de Montespan refuse une explication, et elle ne paroît que céder à ses instances, en lui avouant que le Roi met à la liberté de Monsieur de Lauzun, une condition si extraordinaire, qu'elle n'ose l'en informer, et qu'il ne faut plus penser à cette affaire. Mademoiselle de Montpensier redouble ses prières, la feinte résistance de ma-

dame de Montespan se laisse fléchir, et elle apprend enfin qu'en assurant, après sa mort, au duc du Maine le comté d'Eu, le duché d'Aumale, et la principauté de Dombes, on lui accordera la liberté de Monsieur de Lauzun.

Ces cessions étoient immenses par elles-mêmes, et le devenoient encore davantage par les priviléges qui y étoient attachés. La Princesse, irritée de voir qu'on veut la forcer de dépouiller Monsieur de Lauzun des dons qu'elle lui a faits, dissimule son dépit et sa douleur, et déclare avec hauteur qu'elle ne consentira jamais à cette proposition. Cette fermeté déconcerte madame de Montespan; alors on a recours à la menace de rendre la prison de Monsieur de Lauzun plus rigoureuse, Colbert et Louvois l'excèdent alternativement de leurs importunités, elle demeure inébranlable. On essaye enfin des moyens

plus doux, la voix dure de Louvois est remplacée par l'éloquence entraînante de madame de Maintenon, gouvernante du jeune Prince. Avec ce talent si connu de s'insinuer dans les cœurs, et de prêter à la triste et sévère raison le charme d'une persuasion irrésistible, elle obtient la gloire du succès. Mais le consentement de Monsieur de Lauzun n'étoit pas moins indispensable, et pour le rendre valide, il fallut le lui faire donner en pleine liberté. Sous le prétexte de rétablir sa santé, on lui permet d'aller aux eaux de Bourbon; madame de Montespan, qui ne veut pas confier à d'autres de si grands intérêts, se décide à se charger seule de cette négociation. Elle arrive à Bourbon avec une pompe royale, tandis que son ancien ami y est amené avec une escorte comme prisonnier. (1). Le lendemain

---

(1) Il étoit sous la garde de Maupertuis et

de son arrivée, Monsieur de Lauzun lui fait demander une entrevue. Il n'avoit pas eu trop de vingt-quatre heures pour se préparer à voir une femme, auteur de tous ses maux, mais elle seule pouvoit lui rendre la liberté et la faveur du Roi. Quand il parut devant elle, il fut obligé de tenir quelque temps les yeux baissés, par la crainte de l'anéantir par ses regards; l'accueil gracieux qu'il en reçut rappela ses esprits, et lui donna la force de dissimuler à son tour.—Quel a été mon chagrin, lui dit-elle, du funeste événement qui vous a éloigné de moi! Je ne l'appris qu'avec toute la Cour. D'abord j'ai parlé pour

---

d'un détachement de Mousquetaires, et jamais Monsieur de Lauzun n'a pardonné à Maupertuis la *sévère pédanterie* de son exactitude. (Historique.)

vous, mais le Roi étoit trop irrité dans les premiers temps pour que j'eusse osé insister; peu-à-peu je l'ai accoutumé à s'entendre rappeler votre attachement, et j'ai mis tant de soins à rendre publique la constance de mon amitié pour vous, que personne n'ose plus me contrarier dans le désir que j'ai de vous rendre ses bontés. C'étoit attaquer Monsieur de Lauzun par l'endroit le plus sensible, et il lui répondit avec vivacité: Ah! Madame, dites-moi, que dois-je faire pour regagner les bonnes graces du Roi?—L'aimer comme vous l'avez toujours aimé, et croire sur-tout que la proposition que je vais vous faire ne vient ni de moi ne de lui; elle lui a été suggérée par un de ses ministres qui, si vous la refusez, saura lui persuader que ce n'est que par opposition à sa volonté, mais je suis convaincue, et je l'ai assuré d'avance, que vous ne

connoissez d'autre intérêt que celui de lui plaire, et que l'espoir de vous rapprocher de sa personne vous fera, avec joie souscrire à tous ses désirs. Madame de Montespan informa ensuite Monsieur de Lauzun des sacrifices auxquels il falloit consentir, et au bout de quelques jours elle réussit, par ses trompeuses promesses, à lui arracher une renonciation à ses droits (1). Il s'étoit flatté qu'après d'aussi grands sacrifices il auroit la liberté de revenir à la Cour; mais madame de Montespan lui dit que la délicatesse du Roi seroit blessée s'il laissoit croire qu'il eût accordé son retour à un don fait à son fils. Il fallut donc se résoudre à choisir un exil pour

---

(1) Monsieur de Lauzun ne conserva, de tous les biens de Mademoiselle, que le duché de Saint-Fargeau, et la belle terre de Thiers, en Auvergne. (Historique.)

y attendre son rappel ; madame de Montespan lui promit de faire valoir auprès du Roi cette preuve de soumission, et moitié persuadé, moitié mécontent, il partit pour la Touraine.

Son premier soin fut d'écrire à mademoiselle de Montpensier, pour la remercier et lui exprimer ses regrets sur leur séparation, qu'il espéroit n'être plus de longue durée.

L'arrivée d'un homme de la Cour inspire toujours une forte curiosité aux habitans de la province. On diroit qu'ils attachent du mérite à l'attirer dans leur société ; les principales maisons de la ville de Tours et des environs mirent une sorte d'émulation à lui rendre agréable le séjour de son exil ; mais bientôt, plus fatigué que flatté de ces attentions, Monsieur de Lauzun ne trouvait de véritable distraction que dans le plaisir de la chasse. Il lui semble

qu'il ne peut respirer librement qu'au milieu des bois, ce n'est du moins que là qu'il sent renaître un peu de calme dans une ame sans cesse agitée par le souvenir de ses malheurs. Souvent il passe des journées entières à parcourir une campagne délicieuse où la nature a déployé ses plus riches trésors; il s'arrête à la vue d'un beau site ou d'une prairie ombragée de bocages, et ces objets inanimés avoient seuls le pouvoir de réveiller en lui des sensations agréables; il devoit cette jouissance à la haine de ses persécuteurs, car ce n'est point à Versailles qu'il eût appris à aimer les beautés de la nature.

Se trouvant un jour à la chasse, avec quelques Seigneurs des châteaux voisins, par un accident assez ordinaire, il s'égara dans la forêt de Bourgueil-Saint-Germain; la nuit le surprit, et rien ne lui donnoit encore l'espoir de

sortir de cet embarras. Son cheval tombant de fatigue, il continua ses recherches à pied ; au bout d'une demi-heure, il se trouve dans une allée sablée, qui lui indique l'approche d'un château ; il marche fort vîte, quand, au détour, il voit à deux pas de lui une femme vêtue de blanc, qui paraît effrayée de sa brusque apparition. Quoique l'obscurité ne lui permît point de distinguer parfaitement ses traits, une taille charmante, une elégance et une grace parfaite dans tous ses mouvemens, frappèrent vivement Monsieur de Lauzun. Après quelques instans donnés à l'admiration, il rend compte à la belle inconnue de l'accident qui lui est arrivé, et de l'embarras où il se trouve pour retourner à la ville. Elle lui apprend, d'une voix émue par la surprise, qu'il n'est qu'à sept lieues de Tours, et en même-temps elle lui

offre des chevaux et un de ses gens pour le guider; ensuite elle prend, avec précipitation, le chemin qui conduit au château, et Monsieur de Lauzun marche à côté d'elle. Embarrassé et timide, pour la première fois de sa vie, il n'ose hasarder aucune question; presque honteux d'un silence si peu naturel, il essaie de le rompre, mais toutes ses phrases sont mal arrangées, et sans suite; d'ailleurs on n'y répondoit que par monosyllabes, et alors avec tout l'esprit imaginable, la conversation languit bientôt.

Il y a une sorte de charme magique dans des rencontres de cette espèce, dont peu de personnes savent se défendre; elles ont un air romanesque, qui fait faire au cœur beaucoup de chemin en bien peu de momens. Aussi, Monsieur de Lauzun soupira profondément en voyant approcher quelques

domestiques, auxquels l'inconnue donna l'ordre d'amener des chevaux, qui furent prêts à l'instant, et dans son trouble, il la quitta sans songer à lui apprendre son nom. A peine éloigné, il se hâte de faire des questions au domestique, et il apprend que c'est la duchesse de C***, dont le mari est à l'armée depuis trois mois, mais qu'on attend incessamment son retour. Cet homme fit ensuite, dans un langage simple et naïf, l'éloge de sa jeune maîtresse. Ah ! Monsieur, s'écria-t-il, on ne voit rien de comparable. Vous avez pu remarquer par vous-même qu'elle est belle comme un ange ; mais vous ne savez point combien elle est bonne, douce, charitable ; il n'y a pas un pauvre, pas un malheureux dans ses terres. Monsieur de Lauzun écoutoit avec ravissement ce discours. Est-il un éloge plus touchant que celui dicté par

la reconnoissance et la simplicité? En arrivant, il écrivit à la Duchesse pour la remercier, et s'excuser de sa distraction de l'avoir quittée sans se faire connoître. Sa lettre étoit courte, mais écrite avec un choix d'expressions, qui, sans nuire au respect, laissoit pénétrer un sentiment d'admiration. Malgré son extrême désir de la revoir, il se garda bien de lui en demander la permission, l'absence de son mari lui auroit fourni un prétexte trop honnête pour refuser sa visite, et il étoit bien déterminé à ne point laisser passer deux jours sans lui en rendre une; c'étoit d'ailleurs un devoir que lui imposoit le service qu'il en avoit reçu. Cependant, il étoit combattu par une crainte indéfinissable de l'approcher; plein d'ennui et d'inquiétude, il vouloit reprendre ses occupations ordinaires; mais cela lui étoit impossible,

il ne voyoit, il ne pouvoit penser qu'à la Duchesse.

Vers le soir du troisième jour, il monta à cheval, et ne se fit suivre que par un seul de ses gens. Sans savoir encore quel est son dessein, il prend le chemin de la forêt, et en peu d'heures il reconnoît la place où il a vu la Duchesse pour la première fois : il ordonne à son domestique de l'attendre, et suit à pied une allée qui se présente ; marchant au hasard, il arrive auprès des murs d'un parc, il en fait le tour, et voit un pavillon éclairé ; son parti est bientôt pris, et sans réfléchir, il a franchi le mur, la lumière qu'il apperçoit est pour lui le flambeau de l'amour qui guide ses pas ; il approche avec précaution ; une fenêtre ouverte, une persienne baissée le favorisent ; il se glisse entre une haie de roses et de chèvrefeuilles, et jette un regard avide

dans l'intérieur du pavillon. Son espoir n'est point déçu, le premier objet qui frappe ses yeux est la Duchesse à demi-couchée sur un lit de repos, dans une attitude charmante, et qui paroissoit plongée dans la plus profonde rêverie. Un léger vêtement laissoit apercevoir les formes élégantes de sa taille, c'étoit le voile de la grace qui couvroit la beauté ; des cheveux noirs naturellement bouclés retomboient sur son sein. Monsieur de Lauzun la considéroit dans une douce contemplation ; jamois rien de si attrayant, de si éblouissant ne s'étoit offert à ses regards ; jamais il n'avoit éprouvé ce qu'il sentoit dans cet instant.

Cependant, la Duchesse s'étoit levée, et après avoir fait, d'un air agité, quelques tours dans la chambre, elle vint s'asseoir à deux pas de la fenêtre derrière laquelle Monsieur de Lauzun

étoit caché. Il tressaillit en la voyant si près de lui; un vent doux lui apporta le parfum de ses cheveux; tous ses sens étoient enivrés à-la fois; mais tout-à-coup la frayeur éteignit le plaisir; la Duchesse ferma les yeux, sa tête s'inclina sur sa poitrine; des larmes se pressent à travers ses paupières, et coulent doucement le long de son visage. A cette vue, Monsieur de Lauzun, pénétré de douleur et d'amour, fut à peine maître de lui, et il alloit peut-être trahir sa présence, lorsque la Duchesse ouvre les yeux, prononce tout bas quelques mots, et bientôt il entend distinctement les paroles suivantes: Pourquoi l'ai-je revu! Je n'étois point heureuse, mais j'étois résignée; je croyois, j'espérois pouvoir enfin surmonter ce malheureux sentiment qui n'a jamais été partagé. Vain espoir! un moment vient de le

rendre plus vif....Ah! il l'a rendu mortel! Après ces mots, la Duchesse demeura comme accablée. Monsieur de Lauzun étoit hors de lui-même. Quel fatal secret venoit-il de pénétrer! Il veut fuir, une puissance invincible le retient...La Duchesse tire une lettre de son sein, la déploie d'une main tremblante, et sans la lire, elle attache les yeux sur les caractères, avec cette émotion que cause toujours la vue de l'écriture de la personne aimée. Monsieur de Lauzun jette un regard sur ce papier, reconnoît le billet qu'il a écrit à la Duchesse, et reste anéanti; ses facultés sont troublées, un souvenir cruel et confus l'oppresse, il désireroit en ce moment pouvoir démentir ses yeux, se dire que ce n'étoit point lui, que ce n'étoit point elle; mais l'horrible vérité frappe et accable son esprit, il reconnoît la Duchesse, ses genoux

fléchissent, il s'éloigne de quelques pas, s'appuie contre un arbre, et tombe évanoui.

Monsieur de Lauzun ne s'étoit point trompé, c'étoit cette même Alexandrine, jadis sacrifiée par lui à l'amour de madame de Monaco; dix années d'absence n'avoient point effacé de cette ame tendre et constante un amour conçu en moins d'heures. Après avoir long-temps résisté aux sollicitations de son oncle, elle avoit enfin fini par accepter la main du duc de C***, dans la seule vue de rendre les derniers momens de son bienfaiteur moins aimers et plus tranquilles. Elle obtint de son mari qu'il la laisseroit habiter ses terres; les fêtes, les somptuosités de la Cour ne lui offroient point la volupté pure et animée qu'elle éprouvoit à la campagne; d'ailleurs le repos et le silence flattoient sa tristesse; la soli-

tude et la mélancolie alimentoient son amour, et ce sentiment qui se seroit peut-être perdu dans les distractions bruyantes du monde, s'exaltoit par le silence des bois ; des promenades longues et fréquentes dans les plus sombres parties de la forêt, devenoient un besoin pour son esprit vivement agité. On peut juger de ce qu'elle éprouva à la vue de Monsieur de Lauzun ! Elle s'aperçut qu'il ne l'avoit point reconnue ; à leur première entrevue, elle sortoit à peine de l'enfance, à cet âge on embellit avec les années, sa taille avoit pris beaucoup d'accroissement, et l'homme le plus sensible à la beauté trouva enfin en elle cette beauté parfaite que son imagination avoit jusqu'ici vainement cherchée dans les femmes qu'il avoit le plus aimées.

Enre prenant ses esprits, Monsieur de Lauzun vit toutes les lumières du

pavillon éteintes ; il s'avance d'un pas mal assuré pour chercher une issue, et trouve heureusement une petite porte du parc qu'on avoit oublié de fermer. Il s'éloigne, mais l'image de la Duchesse étoit empreinte en traits ineffaçables dans son cœur.

Monsieur de Lauzun rentre chez lui, pâle et défait ; ses gens veulent lui parler, il leur impose silence, ordonne qu'on le laisse seul, et se jette tout habillé sur son lit. Après quelques heures d'un sommeil agité, il se lève avant le jour, et attend avec impatience l'heure où il pourra se présenter chez madame de C*** ; il sent un désir irrésistible de la revoir, et comme l'amour suit aveuglément l'impulsion qui l'entraîne, il part sans délibérer. Déjà il aperçoit les tours du château, il reconnoît le jardin tracé sur une colline qui aboutit à la

forêt, son cœur bat avec violence, et cette émotion s'accroît à chaque instant. La Duchesse, qui ne prévoyoit point cette visite, n'avoit donné aucun ordre, toutes les portes lui furent ouvertes, il traverse plusieurs appartemens, il entrevoit dans celui du fond Alexandrine. Elle étoit assise en face d'un grand tableau représentant Louis XIV au siége de Lille, entouré de ses principaux officiers, entre autres Monsieur de Lauzun, dont la ressemblance étoit frappante. Le duc de C***, dans un voyage qu'il fit à Paris, avoit obtenu la permission de faire faire cette copie sur l'original qui se trouvoit à Clagny, maison de campagne de madame de Montespan.

Plongée dans une douce contemplation, la Duchesse n'avoit point entendu l'arrivée de Monsieur de Lauzun ; en faisant un mouvement pour se lever,

elle le voit à genoux à deux pas de son fauteuil ; éperdue, elle se laisse retomber sur son siége : l'amour rend crédule, elle croit que son imagination égarée lui montre l'ombre de son amant. Monsieur de Lauzun dissipe bientôt cette erreur ; animé par tout ce que l'enthousiasme peut inspirer de plus ardent, de plus tendre, de plus séduisant, il ne dit pas un mot qui ne soit l'expression d'un sentiment passionné, et bien que son espoir soit à jamais perdu, il trouve dans cœur brûlant d'amour un langage digne de ses transports. Cette déclaration imprévue porte dans celui d'Alexandrine une émotion délicieuse ; la surprise et l'effroi ont fait place à une joie involontaire qui remplit son ame tout entière ; dans l'enchantement d'une douce ivresse, elle oublie qu'un sentiment en quelque sorte innocent la veille, parce

qu'elle le croyoit non partagé, devient coupable du moment qu'il cesse d'être malheureux, l'amour se purifie par les souffrances et les larmes, toujours cruel, il ne donne le bonheur qu'en portant atteinte à la vertu. Mais quel être assez insensible condamnera sans pitié le premier mouvement de joie qui s'élève dans une ame épuisée par tant d'amour et de peines ?

Alexandrine ne songeoit pas même à retirer sa main que Monsieur de Lauzun couvroit de baisers et de larmes ; ses beaux yeux pleins de douceur étoient fixés sur lui, mais elle n'avoit pas la force de proférer une parole. Oh ! parlez, dites un mot, reprit Monsieur de Lauzun, daignez au moins ordonner de mon sort, songez que cette main devoit m'appartenir... Ces mots r'ouvrirent toutes les blessures du cœur de la Duchesse, et dégageant

sa main avec vivacité, elle s'en couvrit le visage, et lui dit : Ah ! oui, je me suis crue un instant destinée à faire votre bonheur ; étoit-ce à vous à me le rappeler ? — Ne m'accablez pas, ne suis-je point assez puni ? — Nul espoir ne peut maintenant flatter un amour trop tardif, je ne m'appartiens plus. — Ils sont nuls, ces tristes sermens que le cœur désavoue, lui seul forme des nœuds indissolubles. — Arrêtez ; si vous n'avez pu m'aimer jadis, apprenez du moins à m'estimer ; l'innocence de ma conduite a pu jusqu'ici expier un tort involontaire, mais je deviendrois criminelle en vous écoutant plus long-temps ; je connois mes devoirs, et tels pénibles qu'ils soient à mon cœur, je saurai les remplir.

Sa voix s'éteignit comme épuisée par l'effort qu'elle venoit de faire, en ôtant tout espoir à Monsieur de

Lauzun. Un bruit qu'on entendit dans l'antichambre l'empêcha de répondre, un laquais entra qui remit à la duchesse une lettre qu'un courrier venoit d'apporter. Elle pâlit en reconnoissant la main de son mari, et fit signe au domestique de se retirer. Après quelques momens de silence, Alexandrine dit d'un ton auquel elle chercha à donner de la fermeté : cette lettre m'apprend que monsieur de C*** que je n'attendois qu'à la fin du mois, sera ici demain, peut-être ce soir : nommé par le Roi pour remplir une mission importante à la Cour d'Espagne, il m'annonce de me préparer à partir avec lui sous peu de jours. Elle ajouta ensuite d'une voix basse et étouffée : loin de me plaindre, je dois rendre grace à un événement qui me soustrait à un danger dont l'absence seule pouvoit me garantir ; j'en

dis peut-être trop, mais quand je m'éloigne de vous pour toujours, dois-je craindre de vous laisser lire dans mon cœur, oui, je sens qu'il n'est pas mort au bonheur, puisque j'emporte la douce certitude d'être aimée.—La nouvelle de ce départ précipité avoit bouleversé Monsieur de Lauzun au point de suspendre toutes les facultés de son ame, mais ces derniers mots le font revenir à lui-même. Oh ! comment suffire à tant de bonheur mêlé à tant d'amertume ! s'écria-t-il ; être aimé et ne pouvoir être heureux, quelle source d'immortels regrets !.....

Alexandrine n'a pas la force d'ordonner à Monsieur de Lauzun de s'éloigner : à la veille de s'en séparer pour jamais, elle croit pouvoir se livrer sans remords au plaisir que lui cause sa présence ; elle sent que le souvenir de ces courts instans de bon-

heur se répandra sur tout le reste de sa vie. Un mélange inexplicable de joie et de tristesse, de félicité et de douleur pénètre et agite son cœur ; ce n'est plus un homme éloigné, un homme qui avoit refusé de s'unir à elle, qu'elle adore en secret, c'est un amant présent, passionné, et dont le langage séducteur lui retrace en traits de feu tout ce qu'elle a mille fois éprouvé pour lui. Jeune, sensible, sans expérience où trouvera-t-elle la force de réprimer les transports d'un sentiment trop partagé...... On peut éviter le danger, mais s'y soustraire après l'avoir bravé...... On n'ose l'espérer...... Cependant rassurons nous, elle trouvera dans la véhémence même de la passion qu'elle inspire un garant du respect et de la retenue de son amant, il est rare que celui qui aime véritablement soit téméraire ; s'il ose former des vœux extrêmes,

la crainte d'offenser, de profaner l'objet de son culte, étouffe des désirs coupables. Quoique l'amour seul parlât au cœur de Monsieur de Lauzun, quoiqu'une ivresse délicieuse exaltât son ame, il se seroit abhorré lui-même d'altérer une vertu aussi pure, de flétrir une vie aussi innocente.

Enfin, la Duchesse lui fait entendre qu'il ne peut prolonger sa visite sans la compromettre, mais Monsieur de Lauzun ne pouvoit se résoudre de la quitter ; à la pensée que c'étoit peut-être pour la dernière fois qu'il lui parloit, qu'il la voyoit, il s'abandonnoit à un désespoir extrême. La Duchesse effrayée de l'emportement de ses plaintes, et accablée elle-même de l'idée d'une éternelle séparation, ne lui répondoit que par des larmes. A la vue de ses pleurs l'attendrissement succéda par degrés aux mouvemens violens qui l'a-

gitoient, et s'approchant d'elle, il lui dit avec douceur, vous souffrez et j'ose me plaindre ? — S'il est vrai que vous soyez sensible à ma douleur, ne cherchez pas à l'accroître par de vains regrets, donnez-moi l'exemple du courage, retirez-vous, quittez-moi : c'est un sacrifice que nous pouvons encore faire au devoir, dans peu de momens il faudra le faire à la nécessité. — Comment vous désobéir, ou plutôt comment vous obéir quand vous m'ordonnez une chose aussi cruelle. Eh bien, je vais m'éloigner, mais auparavant promettez-moi de me revoir encore une fois avant votre départ, les moyens en sont faciles, convenons d'un signal qui m'indiquera que vous êtes seule au fond du parc, du côté où est situé le pavillon. Je resterai toutes les nuits dans la forêt pour saisir l'instant propice, trop heureux si je pouvois passer ma vie

entière dans une aussi douce attente : ne jamais vous voir, mais continuellement en espérer le moment, seroit une illusion qui pourroit encore faire mon bonheur.

Cette proposition fit sentir à la Duchesse l'imprudence de sa conduite, elle perçoit le bord de l'abîme, et en mesure en un instant toute la profondeur ; on ose lui demander un rendez-vous dans la nuit, loin de tous les regards.... Il lui resta assez de raison et de force pour refuser avec fermeté. Monsieur de Lauzun insista, mais voyant tous ces efforts sans succès, il s'écria : Eh bien, soyez heureuse au dépens de ma vie ; car après votre refus je ne vois plus rien qui soit digne de la prolonger. — La sombre douleur avec laquelle il prononça ces mots causèrent à Alexandrine une frayeur subite et invincible,

et cédant à la terreur qui remplissoit son ame, elle consentit, elle promit tout ce qu'on lui demanda ; mais à peine elle se vit seule, qu'un supplice inconnu oppressa son cœur ; elle connoissoit les tourmens d'un amour malheureux, elle éprouva que les remords sont les plus terribles de tous. L'arrivée de son mari les augmenta, sa vue lui causa un saisissement pénible, elle sentit qu'il falloit faire un sacrifice déchirant pour se réconcilier avec la vertu qu'elle alloit trahir, et loin de combattre cette voix intérieure si puissante sur les cœurs vertueux, elle suivit sans résistance la loi qu'elle lui imposa de ne point tenir la promesse imprudente que l'amour et la crainte lui avoient arrachée. Cette résolution calma un instant ses esprits, en lui faisant sentir cette satisfaction qui suit toujours l'accomplissement de

nos devoirs, mais bientôt, en songeant à la douleur que Monsieur de Lauzun éprouveroit en voyant son dernier espoir déçu, elle se trouva de nouveau replongée dans des agitations et des tourmens inexprimables.

Le départ étoit fixé à trois jours, on en précipitoit les préparatifs; la veille la Duchesse profite d'un moment de liberté pour descendre seule dans les jardins, et s'enivrer à loisir de tristesse et de mélancolie: elle sent le désir de voir encore une fois la place où elle a rencontré Monsieur de Lauzun, et elle tourne ses pas du côté de la forêt; arrivée près d'un endroit sombre et touffu, elle s'arrête, croyant entendre marcher quelqu'un; un instant après une lettre tombe à ses pieds, elle s'empresse de la relever, et rompant d'une main tremblante le cachet, elle y trouve ce qui suit:

" Est-ce l'indifférence, le dédain " ou le mépris qui vous ont fait ou- " blier votre promesse! J'étois pré- " paré à tous les malheurs, excepté " à celui de vous trouver parjure et " cruelle! Pardonnez, je m'égare: " quelle raison résisteroit à tout ce qui " m'arrive? depuis deux nuits j'erre " autour de votre demeure: j'écoute, " je vous appelle, je vous implore, " et je ne trouve par-tout qu'un " horrible silence! Ordonnez ma " mort, et vous serez obéie, je sous- " cris à tout, hors à ne point vous " voir ce soir. Ah! que ne pouvez- " vous lire dans mon cœur, vous se- " riez effrayée des maux que vous " lui causez, si vous persistez à y être, " insensible plus long-temps, je vous " préviens que je connois le parti que " dicte en pareil cas l'excès du dé- " sespoir."

La lecture de cette lettre fit tom-

ber la duchesse dans l'état le plus déplorable: elle crut y voir la certitude que Monsieur de Lauzun formoit le projet d'attenter à ses jours ; cette pensée affreuse glaça ses sens. Suis-je assez infortunée, s'écria-t-elle douloureusement ! son indifférence a fait la malheur de ma vie, son amour égare ma raison, et me fait oublier les devoirs les plus sacrés. Eh! bien, j'y consens, puisqu'il faut toujours m'immoler pour lui, qu'il vive et que je meure déshonorée. L'idée d'être forcée de choisir entre la mort ou le bonheur de son amant, étoit la plus terrible épreuve pour cette ame douce et tendre, elle abattoit son courage, augmentoit sa foiblesse, et mettoit son cœur hors d'état de se défendre contre lui-même.

Le hasard servit ses projets ; obligé

de mettre beaucoup de papiers en ordre, le duc s'excusa d'être forcé de la laisser seule toute la soirée, et s'enferma dans son cabinet. Quand le jour fut tout-à-fait à son déclin, la duchesse entra dans le parc et se dirigea du côté où Monsieur de Lauzun l'attendoit. Il avoit déjà franchi le mur, il la voit, il s'élance, il s'arrête en voyant la frayeur mortelle dont elle est saisie. Comment pouvez-vous me redouter ainsi, lui dit-il du ton le plus doux? Regardez-moi, à peine j'ose vous approcher; je ne vous parle qu'en tremblant: que peut donc craindre celle dont j'admire encore plus la vertu que les attraits? Pouvez-vous croire que je puisse un instant oublier l'intérêt, la gloire, la tranquillité de l'objet charmant qui est devant mes yeux? Ah! si je vous adore, c'est d'un sentiment

qui n'a rien de profane, il est pur comme celle qui l'a fait naître. Ce discours tendre et respectueux dissipa l'effroi d'Alexandrine, tout d'un coup elle se sente rassurée, et passe de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Quelle joie elle éprouve de le trouver si digne d'elle ! Ce mouvement n'échappa point à Monsieur de Lauzun ; mais loin de concevoir le projet d'en abuser, c'est un motif de plus pour respecter celle qui se confie à lui avec tant de sécurité, et malgré l'enchantement d'un amour mutuel, quoiqu'il la voie livrée à une émotion forte et puissante, car il peut remarquer, au mouvement précipité de sa respiration, combien elle est agitée, il triomphe de ses désirs, et trouve, dans cet effort si généreux et si digne de l'amour véritable, une volupté inconnue, préférable à toutes les

jouissances qu'il a goûtés jusqu'alors. Au bout d'une heure le ciel se couvrit d'épais nuages, le ruisseau même ne se faisoit plus reconnoître que par le murmure de l'eau, Monsieur de Lauzun conduisit Alexandrine dans un des bosquets naturels du parc : assis à côté d'elle, sur un siége de mousse, ombragé de mélèses et de saules, il s'abandonne sans réserve au plaisir de lui parler de ses sentimens, de l'espoir de la revoir, de cet avenir obscur que l'amour cherche à pénétrer, et pour lequel il fait des vœux qui ne furent jamais exaucés. Sans en avoir la volonté, la duchesse laissa échapper des réponses qui décéloient la passion la plus tendre ; de temps en temps Monsieur de Lauzun serroit avec transport une main qu'il tenoit dans la sienne, et durant la plus belle nuit de son existence, il ne sollicita,

il ne désira pas même véritablement une plus grande faveur.

Cependant minuit étoit passé dépuis long-temps, quand Alexandrine dit, d'une voix basse et tremblante, il faut nous séparer ! alors leurs soupirs, leurs larmes se confondent. Dans ce moment la lune perça les nuages dont elle étoit enveloppée, et répandit une douce lumière qui éclaira le visage d'Alexandrine, sur lequel étoient peintes la douleur et la tendresse la plus vive. Oh ! combien dans cet état elle parut belle à Monsieur de Lauzun ! Combien l'expression du sentiment ajoutoit à sa beauté ! Il la contemploit avec ravissement, lorsque tout-à-coup on entendit différentes voix qui appeloient la duchesse, et au même instant plusieurs domestiques accouroient avec des flambeaux ; ils approchoient ; Monsieur de Lau-

zun n'eut que le temps de crier un dernier adieu, et de se jeter derrière une touffe d'arbres, pour n'être pas découvert.

Il devina facilement que les gens de madame de C**, inquiets de sa longue absence, étoient venus la chercher dans le parc où elle avoit l'habitude de se promener tous les soirs.

Dans l'abattement des plus grands malheurs, Monsieur de Lauzun n'avoit point cédé au découragement; mais à présent, il cherche en vain sa fermeté, il ne la trouve plus. Je ne peindrai point la désolation profonde d'un amour au désespoir, je craindrois d'en affoiblir le tableau, ou de paroître invraisemblable; lorsque cette passion est tendre et sincère, touchante, et vive, son pouvoir est sans bornes. Peu d'hommes sont capables de la sentir, bien moins

encore sont dignes de l'inspirer, et quoiqu'elle ne serve souvent qu'à nous égarer, c'est toujours le plus beau mouvement de l'ame.

Tandis que Monsieur de Lauzun n'étoit constamment occupé que d'une seule pensée, dont rien ne pouvoit le distraire, et qu'il n'auroit point échangée contre toutes les jouissances de sa vie passée, mademoiselle de Montpensier, qui croyoit avoir payé par l'abandon de quatre duchés, le droit de le reconnoître publiquement pour son époux, se voyant trompée dans son attente, éclatoit en reproches contre madame de Montespan. Pour l'appaiser, on lui accorda enfin le retour de Monsieur de Lauzun à Paris ; mais il fallut se résoudre à rester secrètement sa femme. Comment le Roi auroit-il pu revoir, sans embarras, un homme qui lui avoit donné de si

grandes preuves de dévouement, un favori qui, privé par lui de la plus haute furtune, s'étoit vu sacrifié sans pitié à la colère d'une femme, et plongé, durant plusieurs années, dans une affreuse prison (1)?

Le temps, l'absence les obstacles, loin d'affoiblir la passion de mademoiselle de Montpensier, étoient précisément ce qui la faisoit subsister dans toute sa force. Elle revit Monsieur de

(1) A propos de cette long détention de Monsieur de Lauzun, Voltaire dit: « Il y a plus d'un royaume où un monarque « n'a pas cette puissance, ceux qui l'ont, sont « plus chéris quand ils n'en font pas d'usage. « Le citoyen qui n'offense point les lois de « l'équité doit-il être puni si sévèrement par « celui qui représente l'état? N'y a-t-il pas « une grande différence entre déplaire à son « souverain, et trahir son souverain! Un roi « doit-il traiter un homme plus durement que « la loi ne le traiteroit?

(Siécle de Louis XIV.)

Lauzun avec les mêmes yeux, et la pensée qu'elle seule avoit conservé les sentimens qui les unissoient jadis, ne troubla pas un instant son imagination; cette erreur lui offrit encore quelques momens de bonheur, bien courts, bien fugitifs, et qui furent suivis de larmes et de regrets intarissables. Ce n'est point que Monsieur de Lauzun devint injuste ni ingrat; quoique entièrement subjugué par l'amour, ce sentiment n'eut pas le pouvoir de lui faire oublier ce qu'il devoit à sa bienfaitrice; il lui prodigua des soins, des égards et des complaisances, pouvoit-elle, devoit-elle en exiger davantage? Mais les Princesses sont si aveuglées par l'exagération outrée de la flatterie, qu'elles ne voient dans le cours des années qu'une succession de plaisirs et de jouissances; la perte de la jeunesse, de la beauté, si funeste pour les autres

femmes, et presque insensible pour elles ; environnées d'hommages et de flatteurs, elles se gardent bien d'approfondir ce qu'il leur paroît si doux de croire. Mademoiselle de Montpensier cherchoit les transports d'un amant, quand la douce assurance d'être unie à jamais à celui qu'elle aime, de ne plus pouvoir en être séparée, devoit suffire à son bonheur. Naturellement fière et impétueuse, elle mêloit souvent des reproches pleins de hauteur aux accens passionnés de ses plaintes. Cette conduite la rendoit encore moins aimable aux yeux de Monsieur de Lauzun. Dévoré de tristesse et d'ennui, éprouvant les tourmens d'un amour malheureux, et le chagrin de vivre dans une sorte d'exil, au milieu de la Cour ; privé de ses charges et de ses honneurs, il se voyoit le mari secret et infortuné d'une Princesse qui lui

demandoit un sentiment que son cœur ne pouvoit plus avoir pour elle. Aussi bientôt mademoisselle de Montpensier remarqua une certaine impatience qui perçoit dans toutes les manières de Monsieur de Lauzun ; il saisissoit les plus légers prétextes pour abréger ses visites, souvent il feignoit d'être forcé de s'absenter de Paris pour se soustraire à des scènes désagréables et embarrassantes. Dès lors, la Princesse ne vécut plus que de soupçons et de jalousie, quoique rien ne pût justifier ses craintes ; car Monsieur de Lauzun, séparé de la seule femme qu'il pouvoit aimer, cherchoit dans des distractions toutes étrangères à l'amour, à oublier des jours remplis de dégoût et d'amertume.

Monsieur venoit quelquefois à Paris. Il permit à Monsieur de Lauzun d'aller au Palais-Royal ; il l'invita même

à Saint-Cloud, où il passoit une partie de l'été. On jouoit fort gros jeu chez ce Prince : cette passion est pour ainsi dire commune à tous les hommes, parce qu'elle sert et flatte tous les penchans. Monsieur de Lauzun jouoit avec cette confiance et cette assurance, qui semblent plaire à la fortune et la fixer, aussi il gagna des sommes considérables, ce qui satisfit, non son avarice, mais son goût pour la magnificence, surtout son desir d'obliger, et il prêta fort noblement beaucoup d'argent (1).

Cependant, jamais Monsieur de Lauzun n'avoit été aussi malheureux. Mademoiselle de Montpensier s'emportoit sans cesse contre lui en reproches injustes et exagérés ; dans d'autres momens, il n'étoit que trop coupable envers cette infortunée Princesse ; il le

(

sentoit, et des regrets, des remords sincères n'étoient pas une légère punition pour un homme généreux et délicat ; mais qui, livré à un souvenir enchanteur et désespérant, faisoit de vains efforts pour l'arracher de son cœur. Dans la tourmente où étoit son esprit, et pour se distraire d'une situation qui lui paroissoit tous les jours plus insupportable, il résolut de quitter la France, et de se bannir pour quelques années. L'espérance de voir le Roi sensible à cet exil volontaire, entra peut-être dans cette étrange résolution ; il se garda bien d'en informer la Princesse, qui auroit pu y mettre obstacle. Il voulut auparavant s'assurer du consentement de son Souverain, et ne lui apprendre son dessein qu'au moment de l'exécuter. Il s'adressa à madame de Montespan pour obtenir du Roi la permission de passer

en Angleterre; il eut soin d'ajouter à cette demande, que l'unique motif qui lui faisoit desirer de quitter sa patrie, étoit la douleur de vivre près de son Roi sans oser l'approcher. Ce Prince hésita un moment avant de répondre; il se rappela vivement une amitié qui datoit de sa plus brillante jeunesse; mais au lieu de se livrer, comme autrefois, aux mouvemens de son cœur, la connoissance malheureuse des hommes lui avoit appris à être en garde contre sa sensibilité, et il se décida à accorder à Monsieur de Lauzun la liberté de passer en Angleterre.

Cette nouvelle excita autant de douleur que de ressentiment dans le cœur de mademoiselle de Montpensier. Quel retour pour un amour auquel elle avoit tout sacrifié!......Elle lui fit tous les reproches que le désespoir peut inspirer, Monsieur de Lauzun se jeta à ses

pieds, en s'écriant : Oui, je conviens de tous mes torts, ils sont affreux, que ne puis-je, au prix de tout mon sang, les réparer ; mais croyez que je n'aurois jamais oublié tout ce que je vous dois, si j'avois conservé ma raison. Fatigué de dissimuler et de tromper plus long-temps, il fit à la Princesse un aveu entier de sa passion, et ne tut que le nom de la Duchesse. Il ajouta ensuite : Je sens que je vous ai trop offensée pour reparoître devant vous. Cet exil, auquel je me condamne pour expier mon crime, vous venge d'un homme coupable sans doute, mais bien plus désespéré d'être la cause de vos chagrins que d'en être la victime. Mademoiselle de Montpensier ne voyoit qu'un nouvel outrage dans la confidence qu'on osoit lui faire ; elle ne s'abaissa pas davantage à rappeler un cœur entièrement perdu pour elle,

et ne prenant enfin conseil que de son orgueil et de sa raison, non-seulement elle consentit à une séparation éternelle, mais elle l'ordonna, et depuis ce jour ils ne se revirent jamais. Quelques années après, lorsque mademoiselle de Montpensier mourut, Monsieur de Lauzun prit une livrée presque noire, avec des galons d'argent. Il avoit plusieurs portraits de la Princesse dans ses différentes maisons, et il en parla toujours avec un respect tendre et sincère (1).

Monsieur de Lauzun reçut l'accueil le plus distingué à la Cour de Londres. Le Roi et la Reine le comblèrent de bontés et de politesses. Il ne connoissoit qu'une seule femme au monde qu'il pût comparer pour la beauté à la

(1) Historique.

Reine d'Angleterre (1); l'expression charmante de son visage, la majesté attrayante et douce répandue sur toute sa personne inspiroient le respect et l'amour, et Monsieur de Lauzun voyoit avec douleur l'abîme entr'ouvert sous les pas de cette belle et intéressante Marie, et de son auguste époux.

Jacques II, fils de l'infortuné Charles Stuart, monta sur le trône après la mort de son frère; il trouva le royaume tranquille, sous une constitution qu'il fit serment d'observer, et qu'il viola bientôt en plusieurs points pour favoriser la religion catholique. Ce Prince avoit de bonnes, même de grandes qualités; mais son obstination à vouloir tout exécuter par sa seule volonté, et son asservissement à son confesseur,

(1) Marie d'Est, seconde femme de Jacques II.

accusé d'orgueil et d'ambition (1), firent prévoir à ses amis les funestes résultats de tant d'imprudence. Louis XIV l'en avertit à différentes reprises, et le trouva inflexible à ses représentations, à ses prières. La vaine solennité donnée à l'entrée d'un nonce du Pape dans la ville de Londres, fit naître un mécontentement général. Toute la Nation se souleva, et le parlement appela au trône Guillaume de Nassau, Stathouder de Hollande, fils d'une sœur du Roi, et le mari de fille aînée, Prince ambitieux et sévère. C'est de lui qu'un grand écrivain a dit: Qu'il ne connoissoit ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité.

(1) Madame de Maintenon avoue elle-même que les Jésuites précipitèrent trop les choses; le père la Chaise, dit-elle, loue leur zèle, et ne loue pas leur prudence.

Cette révolution éclata vers la fin de 1688, Monsieur de Lauzun oublia ses propres chagrins pour n'être sensible qu'à ceux de ses illustres amis, car depuis long-temps l'infortuné Jacques versoit dans son sein ses peines et ses inquiétudes; de tous ses malheurs, celui qui le toucha le plus fut l'ingratitude de sa fille Marie, celle de ses enfans qu'il avoit le mieux aimée. Cependant, le danger augmentoit à chaque instant; à l'approche de l'armée de Guillaume, le Roi n'avoit pas cent hommes sur lesquels il pût compter. Monsieur de Lauzun étoit tourmenté des présages les plus sinistres; il se représentoit sans cesse le Monarque et sa malheureuse compagne en proie à la fureur d'un peuple fanatique, et bien résolu de ne point les abandonner, il se prépara avec joie à mourir pour une aussi belle cause.

Tandis qu'il se livre à des projets si généreux et si dignes de son courage, le Roi méditoit sa fuite, et en confia le dessein à Monsieur de Lauzun: Vous voyez de quels dangers je suis environné, lui dit ce Prince; trahi par mes favoris et par mes ministres, abandonné par ma maison, je vois le prince d'Orange maître des cœurs, des troupes et des flottes; dans cet état, je dois songer à épargner à l'Angleterre un nouveau crime, tout est préparé pour mon départ, mais pour l'exécuter avec le calme et la prudence nécessaires, il faut que la Reine ne soit point à mes côtés, son danger troubleroit mon ame, et je manquerois de circonspection et de sagesse, c'est à vous que je la confie, ainsi que mon fils, conduisez-les en France; protégés par le Ciel et votre valeur, je ne désespère point du salut de tout ce qui me reste de plus cher au monde. Monsieur

de Lauzun remercia le Roi d'un si précieux dépôt, et jura ne l'abandonner qu'en perdant la vie. Il se hâta ensuite de faire tous les préparatifs nécessaires, et à minuit précis, il se trouva devant une des portes secrètes de l'appartement de la Reine; un valet-de-chambre fidèle le conduisit auprès de cette Princesse qu'il trouva pleurant entre les bras de son époux; quelle séparation! quels adieux! Cependant, il n'y avoit pas un moment à perdre. Monsieur de Lauzun pria la Reine de s'appuyer sur son bras, porta le petit Prince de l'autre, et sortit heureusement du Palais. Il y avoit, ainsi qu'il l'avoit ordonné, un gentilhomme de sa suite nommé Saint-Victor, dans la rue, il lui remit le prince de Galles, et il s'avancèrent tous les trois pour monter dans un carrosse de louage, qui les mena jusqu'aux bords de la Tamise; là, ils trouvèrent

un petit bateau ; ils quittèrent le carrosse, et c'est dans cette nacelle qu'ils arrivèrent à l'embouchure du fleuve. Monsieur de Lauzun avoit fait louer le jour avant, sous un nom supposé, un yacht, il y fit entrer la Reine et Saint-Victor, et se plaça ensuite à côté du Patron, bien décidé à le jeter dans la mer s'il s'apercevoit qu'il fût un traître, mais cet homme, bien éloigné de soupçonner la précieuse charge que portoit son frêle bâtiment, traversa sans crainte la flotte Hollandoise, et aborda heureusement à Calais, où M. de Chatost, gouverneur de cette ville, reçut la Reine avec tout le respect dû à son rang et à ses malheurs.

Cette Princesse dépêcha aussitôt un courrier à Versailles, et elle apprit en route que Louis XIV étoit parti avec toute sa maison pour venir au-devant d'elle. En effet, le Roi, suivi de cent

carrosses à six chevaux, rencontra la reine d'Angleterre à dix lieues de Paris. Quand il aperçut la voiture où étoit le prince de Galles, il descendit, l'embrassa tendrement, et courut au-devant de Marie, qui avoit déjà mis pied à terre. Ce généreux Prince mêla ses larmes à celles de l'illustre fugitive, il la fit monter dans son carrosse, la plaça à sa droite, et ordonna d'aller à Saint-Germain, où il vouloit la conduire lui-même.... Vous y serez servie et traitée comme la Reine, lui dit Louis avec effusion, et nous espérons qu'à force de respect et d'amour nous parviendrons à vous faire oublier vos malheurs.

Après les premiers épanchemens de la reconnoissance, la Reine dit d'une voix émue : La belle ame de Votre Majesté se plaît à représenter l'image de divinité sur la terre, car n'est-ce pas

en jouer le rôle que d'accueillir, de protéger avec une générosité et une bonté sans exemple la famille d'un Roi proscrit et abandonné de ses sujets, de ses amis, de ses parens ? Cependant, poursuivit-elle avec timidité, je n'ose conduire à vos pieds celui à qui je dois la vie et le bonheur de voir Votre Majesté. — Toutes les obligations, Madame, que vous pouvez avoir au comte de Lauzun, lui répondit le Roi, je les ai partagées, et je me suis hâté de le lui témoigner ; déjà mes ordres sont donnés pour l'assurer combien je suis content du zèle et du dévouement qu'il a montrés dans cette circonstance. Cette nouvelle marque de bonté pénétra le cœur de la Reine, et en arrivant à Saint-Germain, elle eut l'inexprimable satisfaction de présenter son libérateur au Roi. Monsieur de Lauzun tombe à ses pieds, mais Louis le relève avec bonté,

le presse entre ses bras, et lui annonce qu'il érige le comté de Lauzun en duché, en souvenir de ce mémorable événement, et que dès ce jour il doit en porter le titre. Peu de temps après, il lui rendit ses grandes entrées, et lui donna un logement aux châteaux de Versailles et de Marly.

Le lendemain de l'arrivée de la Reine, on apprit que le roi d'Angleterre étoit heureusement descendu en France. Après le départ de sa femme, ce Prince cacha son ordre de la Jarretière et se sauva de Londres, malgré les mesures prises pour le faire arrêter. Rien n'appuye l'opinion de quelques écrivains qui voudroient faire croire que le prince d'Orange désira en secret que son beau-père pût s'échapper, car il est sûr qu'il employa tous les moyens pour rendre la chose impossible. Qui qu'il en soit, il est certain qu'aucun des nombreux

partisans que Jacques avoit conservés parmi les catholiques, n'eut le moyen de pourvoir à la sûreté de la Reine et de son fils. Il semble que la gloire de cette action étoit réservée à Monsieur de Lauzun.

Le duc continua de jouir de la faveur la plus distinguée près des deux rois ; mais c'est sur-tout à la Cour de Saint-Germain qu'il goûtoit tout le charme de l'amitié la plus vraie et la plus tendre. Il obtint la permission de recevoir dans l'église de Notre-Dame à Paris l'ordre de la Jarretière des mains du roi d'Angleterre, qui mit dans cette cérémonie toute la solennité possible. Il étoit singulier pour un Duc françois d'être créé chevalier de l'ordre de la Jarretière par les mains du Souverain, au milieu de la capitale de la France, ce qui fit de nouveau dire au public que le duc de Lauzun

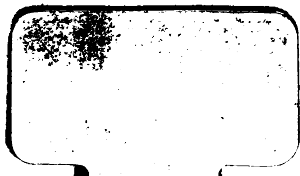
étoit toujours destiné à des choses extraordinaires.

Le reste de sa carrière fut long, heureux, et paisible. Monsieur de Lauzun étoit le seul seigneur de la Cour qui avoit vu le commencement du règne de Louis XIV, le respect que l'on conservoit pour ce temps de notre gloire paroissoit se répandre sur lui. Les hommes les plus distingués de la cour du Régent, recherchèrent l'approbation du Duc, et il demeura jusqu'à sa mort le modèle des grands seigneurs et le désespoir de ceux qui, cherchant à l'imiter, ne possédoient ni son goût, ni ses graces, ni son esprit.

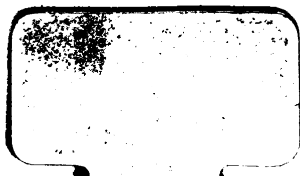
FIN.

De l'Imprimerie de J. Brettell and Co.
Marshall-street, Golden-square.

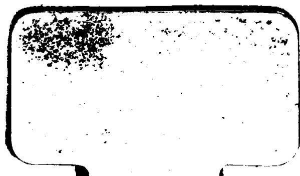
T. & L. Hannås
22.3.92



T. & L. Hannas
22.3.82



T. & L. Hannas
22.3.92



T. & L. Hannas
22.3.92

